

La Vie Canadienne

QUEBEC
10 Octobre 1918

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I
No 14

RELIGION—POLITIQUE—SCIENCES—ARTS



HON. ANTOINETTE GALIPEAULT.

LA VIE CANADIENNE

LA VIE CANADIENNE est publiée à Québec et imprimée aux ateliers de la Cie de l'Événement,
30, rue de la Fabrique ; nom de l'éditeur : J.-E. Barnard.

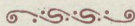
SOMMAIRE

En passant.....	Divers	Aquarelles.....	Alph. Désilets
Le "bill de l'Angélus".....	P. Ledroit	Le messager.....	Louis Hémon
Une voix amie.....	J.-A. Lander	Les faits de la semaine.....	Joinville
De la guerre barbare à la paix chrétienne	Mgr Elie Blanc	L'épicerie Garceau.....	Laurent Beaudry
La semaine liturgique.....	l'abbé J.-A. D'Amours	Une semaine de guerre.....	A. Gobeil
L'appel de la terre (Suite)	Jean Sainte-Foy	Echos et commentaires.....	Le Liseur

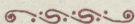
TÉLÉPHONES { LEVIS - - 46
QUÉBEC 6207

Jos. GOSSELIN
LIMITÉE

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX
— ET INGÉNIEURS —



Construction d'Églises, de Couvents,
d'Édifices de tous genres



SIEGE SOCIAL : SUCCURSALE:
55, RUE ST-GEORGES, 85, RUE DALHOUSIE,
LEVIS, P. Q. QUÉBEC, P. Q.

NON
RUSTABLE
D & A
CORSET

Ce n'est plus un secret pour personne
que les dames les mieux habillées ont
pris l'habitude de se corseter avec le
"D & A" et, c'est grâce à ce plus par-
fait des corsets qu'elles sont devenues
élégantes même dans leurs toilettes les
plus simples.

Demandez-le à votre corsetière.

L'air fait beaucoup la chanson,
Le corset fait beaucoup la femme.



La Vie Canadienne

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I

QUEBEC, 10 OCTOBRE 1918

No 14



EN PASSANT



Une parole de Pie IX

JE lisais, dernièrement, ce qui suit, dans *L'Action Catholique* : "L'illustre soldat, qui, à l'heure présente, tient entre ses mains les destinées de la France, est un ancien élève du Petit Séminaire de Polignan au diocèse de Toulouse. La *Semaine Catholique* évoque à ce propos un souvenir que ne manque pas d'intérêt.

C'était le mardi 30 juillet 1878. Le R. P. Causette présidait la distribution des prix à Polignan, et après le discours d'usage prononcé par M. Dubuc, doyen de Salles-du-Saint, sur "Les Revenants," l'éloquent et puissant orateur prit à son tour la parole, où il plairait de voir une prophétie bientôt réalisée.

Après l'énumération des diverses carrières auxquelles chacun pourrait être appelé dans un avenir plus ou moins prochain, le grand maître dans l'art d'écrire et de parler ouvrit une période oratoire qui commençait ainsi :

"Qui sait s'il ne sortira pas, un jour, de cette maison, ce savant qui... ce magistrat qui... ce missionnaire qui... ? Et il la termina par l'évocation suivante :

"Qui sait s'il ne sortira pas d'ici le général illustre qui écrira à sa mère ce magnifique bulletin de victoire :
"Ma mère, l'Alsace et la Lorraine sont à nous."

Un frisson d'émotion et d'enthousiasme passa dans tous les cœurs et se traduisit par un tonnerre d'applaudissements frénétiques.

A quarante ans de distance et à la veille de sa réalisation, il semble qu'une telle parole méritait d'être retenue, dans les circonstances actuelles, et rappelée."

La lecture de ce touchant souvenir m'a rappelé une autre parole prononcée, il y a quarante-neuf ans par Notre Saint Père le Pape Pie IX, et voici dans quelle circonstance cette parole tomba des lèvres du Pontife de l'Immaculée-Conception et de l'infailibilité du Vicaire de Jésus-Christ.

Au mois d'octobre 1869, arrivait à Rome le cinquième détachement des jeunes canadiens qui allèrent s'enrôler sous le drapeau pontifical et qui n'avaient pas hésité un seul instant à sacrifier leur vie pour la

défense du Siège du Pêcheur de la Galilée. Comme je portais déjà l'uniforme de zouave pontifical depuis le printemps de 1868, M. l'abbé Moreau, notre regretté et dévoué aumônier, me pria de conduire mes compatriotes ou mes futurs compagnons d'armes au Vatican, où l'illustre Pie IX leur donna audience, en mettant pour ainsi dire le pied dans la Ville Eternelle.

Après quelques minutes d'attente, le successeur de S. Pierre, entouré de sa cour, entra dans la salle d'audience monta sur le trône et nous adressa aussitôt la parole; mais, ô désappointement ! Pie IX se mit à nous parler en espagnol. Cette langue nous était inconnue; nous ne pouvions comprendre que quelques mots, à cause de leur ressemblance avec le latin. Mais notre bon Pape s'aperçut bientôt dans quelle pénible situation nous nous trouvions; car nous représentions, alors les petits oiseaux qui allongeaient le cou pour écouter et saisir le sens du discours du grand Pénitent de l'Alverne. Pie IX s'arrêta tout à coup et nous dit en riant : "Mes chers enfants du Canada, veuillez m'excuser. Je viens de quitter un groupe nombreux d'Espagnols, et, par une distraction inexplicable, je me croyais encore au milieu d'eux. Voilà pourquoi je me servais de la langue espagnole;" et notre Saint Père continua son discours en français en faisant ressortir le dévouement de la jeunesse canadienne envers les Etats pontificaux, alors assaillis par les hordes garibaldiennes.

L'audience terminée, le lieutenant-colonel de Charette, devenu plus tard général, nous dit : Ne bougez pas; j'ai quelque chose d'une grande importance à vous communiquer. Je ne vous insulterais pas en supposant que vous n'avez pas compris les paroles que notre Saint Père vient de prononcer en espagnol.—Non, non. Eh bien, voici en résumé, ce que Pie IX nous a dit. Notre Saint Père nous a décrit les maux que l'Eglise Catholique a eu à souffrir depuis son institution par Jésus-Christ et les terribles persécutions qu'elle aura à supporter jusqu'à la fin des siècles. Mais ne nous décourageons pas, l'Eglise catholique triomphera de ses ennemis, et son salut lui viendra de l'Amérique."

Est-ce que la parole de Pie IX n'est pas sur le point de se réaliser comme celle qui s'adressait au Maréchal Foch en 1878?

Les Etats-Unis de l'Amérique du Nord et le Canada, sans compter plusieurs Etats de l'Amérique du Sud, n'accomplissent-ils pas la parole de Pie IX en tendant actuellement la main à la Fille ainée de l'Eglise.

C. E. ROULEAU.

Un jugement sur la Prusse

A ceux qui se scandalisent de voir des journalistes catholiques rappeler les méfaits de l'Allemagne dans l'ordre de la pensée et dans l'ordre des faits, et qui voudraient faire le silence sur la barbarie allemande pour mieux dénoncer le fantôme de l'impérialisme britannique qui les obsède, il sera peut-être bon de rappeler le jugement que portait sur la Prusse un personnage dont personne n'a mis en doute ni l'esprit catholique, ni les connaissances théologiques: l'illustre et vénéré cardinal Pie :

"La Prusse a été, dès l'origine, le péché des nations latines. J'appelle votre attention sur cette première année du dix-huitième siècle, inauguré par l'éclosion de la royauté prussienne. Le pape qui gouvernait alors l'Eglise, Clément XI, homme supérieur à plus d'un titre, ne laissa point passer sans réclamations cette atteinte au droit public de la société chrétienne. Dans le consistoire secret du 18 avril de l'année 1701, le vigilant pontife informe le collègue apostolique qu'il a appris et qu'il est notoire que Frédéric marquis de Brandebourg, vient de se faire décerner publiquement la dignité et les insignes de la royauté par une investiture profane et jusque-là peut-être sans exemple chez les chrétiens, au mépris de toute autorité de l'Eglise de Dieu, et par la violation sacrilège de l'ancien droit appartenant à l'ordre sacré et militaire des chevaliers Teutoniques sur cette province; que par là il s'est mis dans la catégorie de ceux dont le Seigneur a dit: "Ils ont régné, et ce n'a pas été en mon nom; ils ont été princes, et je ne les ai pas connus."

Rappelant, en un autre endroit, la protestation de Pie IX (23 décembre 1872) contre la persécution religieuse déchaînée en Allemagne, le cardinal Pie la résume ainsi :

"Alternatives d'hypocrisie et de violence ouverte, mélange odieux autant que ridicule d'ignorance religieuse et d'ingérence dogmatique, finalement, persécution cruelle organisée contre l'Eglise catholique: tel est le stigmate imprimé au front du "nouvel empire germanique". Un pareil acte de naissance, libellé à tout jamais dans les colonnes du bullaire romain, n'est point pour nos vainqueurs un heureux horoscope. Apparemment que le marquisat de Brandebourg, devenu royaume de Prusse, en revêtant la majesté du titre impérial, avait à cœur de ne pas démentir le caractère de ses premières origines, et d'inspirer à Pie IX, tout d'abord porté à la bienveillance, les répressions hautement témoignées par Innocent X et par Clément XI."

"Alternatives d'hypocrisie et de violence ouverte"; que c'est bien encore l'Allemagne de nos jours.

Ajoutons, du même grand cardinal, ce jugement sur Bismarck, le grand maître politique de l'Allemagne :

"A la tête d'une nation dont les indignes chefs, si la voix de la papauté eût été entendue de l'Europe chrétienne, n'auraient jamais porté le titre de rois, ni par conséquent obtenu plus tard celui d'empereurs, s'est rencontré un homme d'Etat sur le compte duquel nous n'entreprendrons point de devancer le jugement de l'histoire. Ayant abaissé successivement deux grandes nations catholiques, dont la seconde a expié par des défaites sans exemples sa coupable alliance et sa funeste complicité avec les agresseurs de la première, ce fils de Luther s'est posé à la face du monde en ennemi personnel du Christ et de son Eglise. Il a rêvé de refaire un trophée à son maître et à lui-même de la devise avortée d'un ancien César : *christiano nomine deleto* (le nom chrétien étant supprimé). Trop semblable à cet énergomène que l'écrivain sacré nous présente "*portant en lui le cœur d'un tyran cruel et la colère d'un bête farouche—animos crudelis tyranni et ferae bellux iram gerens*, il n'est point d'exploit si contraire à toute notion de liberté et de justice qu'il ne commande chez lui et qu'il ne provoque chez les autres."

Evidemment, ce grand cardinal n'entendait rien à la charité telle que comprise et pratiquée par les disciples du doux M. Bourassa; et les attaques rageuses de nos pacifistes le lui feraient bien voir, s'il vivait encore parmi nous.

S. D.

Bien jugé

A la veille de la guerre prusso-autrichienne de 1866, Louis Veillot disait de la Prusse :

La Prusse est ce qu'elle a toujours été, puissance de rapine par tous les moyens, au moyen des alliances, au moyen des défections, travaillant sans cesse à s'agrandir, n'ayant pas d'autre scrupule ni d'autre but. Elle veut prendre les duchés danois, prendre la Saxe, prendre le Hanovre, prendre encore, et ne pas rendre la Silésie.

Voilà un jugement que les événements ont confirmé plus que jamais depuis 1914.

Les Stoïques disent: "Rentrez au dedans de vous-mêmes; c'est là où vous trouverez votre repos." Et cela n'est pas vrai.

Les autres disent: "Sortez en dehors; recherchez le bonheur en vous divertissant." Et cela n'est pas vrai. Les maladies viennent.

Le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous; il est en Dieu, et hors et dans nous.

PASCAL

LE "BILL DE L'ANGELUS" AU CONGRÈS AMÉRICAIN



A guerre est la cause de bien des désastres; mais elle fait aussi des merveilles. La dernière en date de ces merveilles dues à la guerre actuelle est le vote récent, par le Sénat américain, d'un projet de loi imposant à tous les citoyens des Etats-Unis l'obligation de s'arrêter, "une minute" chaque jour, au coup de midi, pour prier Dieu d'accorder aux Etats-Unis le triomphe de leur cause. Ce projet attend, en ce moment, pour être loi, le vote définitif de la Chambre des Députés.

C'est le "Bill de l'Angélus", comme on l'appelle aujourd'hui assez communément aux Etats-Unis, à cause de son préambule qui se lit ainsi:

"Attendu qu'il existe une pratique de prier pendant une minute chaque jour, à midi, pour le triomphe de notre pays dans la guerre actuelle, pratique qui est observée dans le District de Columbia et dans quelques autres parties des Etats-Unis et qui est appelée l'Angélus..."

Le District de Columbia observe, en effet, depuis quelque temps déjà cette belle et pieuse pratique; et, à Washington, une sirène puissante lance son cri avertisseur en même temps que les cloches des églises catholiques de la capitale américaine sonnent l'angélus du midi et tous les citoyens s'arrêtent, une minute, aussi bien dans la rue que dans la maison pour demander à Dieu le succès des armes américaines. Il est intéressant de noter que les lois du District de Columbia sont faites par le Congrès des Etats-Unis lui-même et que, par conséquent, la "loi de l'Angélus", aujourd'hui en vigueur dans le District de la capitale, a été votée par le Congrès.

Quant au projet de loi qui est destiné à étendre cette obligation de la prière quotidienne de midi à tous les citoyens du pays, la Chambre des Députés et le Sénat se sont déjà prononcés en sa faveur; mais il attend encore la sanction définitive de la Chambre. Le mot "Angélus" du préambule a ému quelques sectaires américains, comme M. William S. Farmer, grand-maître de la Loge maçonnique de New-York, qui a cru bon d'exprimer son opposition au vote de ce beau projet de loi par la voie d'un des journaux les plus surnoisement anticatholiques des Etats-Unis, le "Christian Science Monitor". M. Farmer a eu soin de déclarer, toutefois, qu'il ne faisait qu'exprimer là une opinion purement personnelle. Cette réserve n'était pas inutile, puisque le "Bill de l'Angélus" a été présenté au Sénat américain par M. Henry L. Myers, sénateur du Montana et franc-maçon lui-même.

On s'attend aux Etats-Unis, à ce que la Chambre ratifie prochainement le "Bill de l'Angélus".

Dites maintenant que la guerre ne fait pas des merveilles !

P. LEDROIT.

DE NOTRE DESTINÉE

UNE VOIX AMIE

LES deux partis politiques qui s'étaient succédé à la direction de la politique canadienne jusqu'à ces dernières années, se sont occupés l'une et l'autre, chacun à sa façon, de la direction de notre vie nationale comprise dans l'ensemble de la politique canadienne. Ces deux partis s'occupaient de la même question, considérée à un point de vue plus particulier, dans notre législature provinciale.

Lorsque le parti nationaliste se forma, il avait lui aussi l'intention d'être un parti canadien tout court, et non un parti canadien-français. Comment est-il présentement un parti canadien-français seulement? Ce serait une question historique et politique très intéressante et aussi très importante à étudier, car, comme tactique et comme espoir de résultats, il y a une énorme différence entre un parti groupant des adhérents de toute race et de toute croyance, dans toutes les provinces du Canada, et un parti qui se confine pratiquement dans une ou deux provinces, et qui se groupe d'après des délimitations de races et de religions.

Sans nous arrêter présentement à l'examen de cette question, constatons simplement le fait : le parti nationaliste dont M. Bourassa est le chef absolu, est de fait, un parti canadien-français seulement. Ce fait, qui prouve en passant que les fondateurs du parti n'ont pas atteint l'objectif qu'ils s'étaient d'abord assigné, ne diminue pas la difficulté de déterminer au parti un programme pratique, mais il augmente la difficulté de comprendre le but que se proposait le parti.

C'est ici le lieu de revoir et d'examiner un peu l'exposé du nationalisme canadien fait par le R. P. de Grandmaison, dans l'article des *Etudes* que nous avons cité dans notre dernier numéro. Et notons une fois encore que l'auteur de cet article, en relations avec des nationalistes de Montréal, a du être renseigné par eux aussi bien qu'il pouvait l'être, sur le but et la nature du mouvement nationaliste; on le voit d'ailleurs à certaines données manifestement trop favorables à M. Bourassa et à ses amis, consignées dans cet article aussi bienveillant de ton que d'intention, écrit dans un but manifeste de conciliation.

* * *

Ceci étant noté, venons-en à quelques observations de détail.

Et d'abord pour le directeur des *Etudes*, il est bien acquis que le nationalisme est un parti, un parti politique. L'équivoque captieuse dont on a voulu "camoufler" le nationalisme pour mieux le faire pénétrer dans le clergé et dans la jeunesse catholique, en disant qu'il

n'est pas un parti mais une école, n'a pas jeté son ombre sur la clairvoyance du P. de Grandmaison. Et il a vu non moins clairement que ce parti est canadien-français seulement.

Ce parti comprend-il, comme on l'a sans doute affirmé au directeur des *Etudes*, "une grande partie du peuple canadien français, clergé compris, élite intellectuelle comprise"? Est-il vrai que "le parti nationaliste reste le plus nombreux et le plus homogène de ceux qui se disputent les catholiques de la Nouvelle-France"?

Même ceux des nationalistes qui le donnent à entendre, par manœuvre habile, ne doivent pas pousser l'illusion jusqu'au point de le croire.

Les faits sur ce point nous paraissent être comme suit :

Le parti nationaliste actif, bruyant, ardent, comprend une partie de la jeunesse et du clergé canadien-français. Nous n'oserions ni affirmer ni nier catégoriquement qu'il possède là une majorité. Le recensement n'a pas été fait et il ne faut jamais oublier que les nationalistes quand ils sont dix, font du bruit comme trente.

Dans l'élite intellectuelle, les nationalistes ne comptent qu'une petite, très petite minorité. Dans l'ensemble du peuple canadien-français, les nationalistes, malgré les sympathies acquises à quelques-unes des réclamations qu'ils ont soutenues, ne comptent aussi qu'une petite minorité, recrutée surtout dans la jeunesse.

Les hommes d'âge mûr ne donnent guère dans ce mouvement; pour plusieurs raisons, dont voici quelques-unes.

Les Canadiens-Français sont, depuis trois quarts de siècle, groupés en deux partis politiques: les libéraux et les conservateurs, en relations, les uns et les autres, avec les partis anglais correspondants. Ces deux partis, malgré l'unionisme actuel, subsistent toujours, quoique la grande majorité des électeurs canadiens-français adhèrent aujourd'hui au parti libéral, dont M. Laurier est le chef, au parlement fédéral, et M. Gouin, au parlement provincial. Aux dernières élections fédérales, il n'y a eu qu'un candidat nationaliste, le plus populaire sinon le plus sérieux des tenants de M. Bourassa; il a été battu sous la coalition des libéraux et des conservateurs par une très forte majorité donnée à son adversaire. Aux élections de 1911, quelques candidats mi-conservateurs et mi-nationaliste, cinq ou six, croyons-nous, avaient été élus, mais ils ont dû se rallier simplement aux conservateurs, et M. Bourassa acheva de les détacher de son parti en les traitant de renégats.

Actuellement, il n'y a pas un député nationaliste, ni au parlement fédéral, ni à la législature provinciale. Il y a quelques députés libéraux, très rares unités, à sympathies nationalistes.

Pareillement dans la presse. Ainsi il y a quatre journaux quotidiens à Montréal. Sur ces quatre le *Devoir* est le seul nationaliste et il doit occuper parmi ces quatre, le troisième ou le quatrième rang pour le tirage. A Québec il y a trois journaux quotidiens : un libéral et un conservateur, l'un et l'autre combattant le nationalisme de M. Bourassa; un troisième, chargé de la défense des intérêts catholiques, doit éviter de s'inféoder à aucune parti et ne peut pas plus être nationaliste qu'il ne peut être conservateur ou libéral.

* * *

Il est vrai que le parti nationaliste a l'avantage d'être très combattif et d'être homogène, mais cette homogénéité comme cette combativité lui vient d'une cause qui l'empêchera d'être jamais un parti de gouvernement: elle lui vient du caractère de son chef.

M. Bourassa est dans la vie politique depuis bientôt trente ans. Il n'a jamais été longtemps l'allié ni l'associé de personne, il est incapable d'alliance, comme il paraît bien incapable d'organisation administrative. M. Bourassa exige de ses partisans, des premiers comme des derniers, des plus hauts comme des plus humbles, une obéissance toujours entière et souvent aveugle. D'éducation et de caractère, M. Bourassa est un autocrate absolu. Attirés par son réel talent de parole véhémement et par ses audaces de francheur qui ne déplaisent pas au caractère canadien-français, beaucoup de partisans sont allés à lui, depuis dix ans surtout. La plupart en son revenus. Le directeur du *Devoir* n'est pas né pour être le chef d'un parti politique et il paraît bien en avoir conscience lui-même, en refusant de se prêter à toute organisation qui donnerait à son parti une autre consistance que celle de l'attachement à sa personne. Par sa rhétorique virulente jusqu'à l'injure, qui lui est habituelle, et jusqu'à la calomnie où elle glisse parfois, sans s'en apercevoir, M. Bourassa est un puissant démolisseur; il excelle à répandre dans les âmes populaires les passions d'indignation et de mépris contre toute autorité. Si M. Bourassa n'était pas un catholique convaincu, il pourrait être contre l'Etat comme contre l'Eglise, un chef de secte iconoclaste redoutable. Il y a par ce côté dans le pamphlétaire du *Devoir*, quelque chose du talent brillant mais peu équilibré d'une Léon Bloy.

Que ceux qui en douteraient, ceux qui n'ont jamais bien mesuré l'inconsciente puissance de sophisme de l'orgueilleux démolisseur, qui a beaucoup hérité de son aïeul révolutionnaire Papineau, prennent le temps de lire à tête reposée cette interminable diatribe en quinze longs articles contre la politique des Alliés que le *Devoir* a publié du 21 février au 18 mars de cette année, sur la "diplomatie secrète", ou, plus exac-

tement sur les documents diplomatiques que Lénine et Trotsky ont divulgués pour aider les visées de l'Allemagne. Ceux qui cette lecture, surtout celle des deux articles sur la Belgique, n'ouvrira pas les yeux en les faisant douter de la logique du maître, sont mûrs pour pratiquer l'obéissance de jugement que le chef nationaliste exige de ses adeptes.

* * *

Cet attachement à l'homme, plus passionné que raisonné, est d'ailleurs nécessaire dans le parti nationaliste dont les visées politiques, à part celle de l'opposition à la guerre et à ce qui en découle, ne sont pas très nettement déterminées et ne peuvent peut-être pas l'être.

Il y a bien, il est vrai, dans ces visées politiques, la revendication des droits de la langue française, que nos frères de France ne peuvent voir que d'un œil favorable, et dont le directeur des *Etudes* fait état, dans son exposé, en faveur des nationalistes. Mais la défense des droits du français, à laquelle les nationalistes ont bien fait, dans leur intérêt particulier comme dans l'intérêt général, de prêter leur concours, n'est pas le propre du parti nationaliste ni de son chef.

La défense des droits de la langue française n'a jamais été abandonnée au Canada et ce ne sont pas les nationalistes ni même des nationalistes qui ont pris l'initiative et fait la part principale de l'organisation du grand et très fructueux congrès de la langue française en 1912. Les diverses organisations issues de ce congrès, toujours existantes et opérantes, ne sont pas non plus des organisations nationalistes, pas plus qu'elles ne sont des organisations libérales ou conservatrices. La revendication des droits de la langue française au Canada n'est pas et ne doit pas être chez nous l'affaire particulière d'un parti, et pas n'eût été besoin de diviser les forces des Canadiens-Français par l'organisation d'un troisième parti politique, pour défendre une cause qui reste celle des patriotes de tous les partis. Le parti politique qui voudrait faire son affaire particulière de la défense de la langue française au Canada agirait peut-être dans son intérêt particulier, mais il nuirait gravement à la cause du français et aussi à la cause canadienne française dans tout le Canada, surtout si ce parti adopte une attitude violemment hostile à nos compatriotes anglais et même à l'Angleterre.

Le parti nationaliste ne doit donc ni ne peut revendiquer la défense de la langue française comme son rôle ou son mérite particuliers.

* * *

Quel est donc son rôle à part son opposition à la guerre et à ses conséquences? Ce rôle est-il celui que les écrits nationalistes ont fait voir au distingué directeur des *Etudes*?

Est-il vrai que le "parti revendique énergiquement pour la nation canadienne française, une autonomie réelle, un droit très large de s'administrer elle-même, de décider par elle-même dans mainte question d'ordre international?" Est-il vrai que les nationalistes réclament pour nous "avec d'importantes améliorations dans la législation surtout scolaire des provinces où nous formons la minorité d'être traités en nation non en simples citoyens—même libres, même bien traités, même privilégiés—de l'Empire britannique?" Est-il vrai que le parti nationaliste réclame que nous ayons "voix au chapitre comme nation (dans le Dominion et dans l'Empire) quand il s'agit, par exemple, de disposer de nos enfants pour le service obligatoire, pour la guerre ou la paix."?

Nous avons hâte de voir comment les voix autorisées du parti nationaliste accepteront cet exposé de leurs visées politiques. Pour nous, qui n'avons le droit ni de l'accepter pour eux ni de le rejeter, nous constatons une fois de plus qu'il est aussi difficile à un européen, même très bienveillant, même renseigné à bonnes sources, qu'à un canadien de discerner avec un peu de précision les visées constructives, positives, de nos nationalistes. On voit bien ce qu'ils démolissent, mais on n'entrevoit pas ce qu'ils veulent reconstruire. M. Bourassa s'est bien prononcé parfois pour la rupture du lien colonial, il a même souhaité la désagrégation et la disparition de l'empire britannique, mais cela ne sort pas du domaine de la démolition. Une fois le Canada détaché de l'Angleterre, que se propose-t-il d'en faire? Il ne l'a pas encore dit. Sur ce point comme sur bien d'autres, le maître demande qu'on ait foi en lui sans oser devancer la mise au jour de ses projets.

En tout cas, si les visées politiques des nationalistes canadiens français sont telles qu'ils les ont fait ou laissé voir au R. P. de Grandmaison, elles ne sont pas près d'être réalisées, et on ne voit pas bien comment elles pourraient l'être, tant que le Canada sera une seule confédération, dans l'empire britannique ou même hors de l'empire.

Il est également assez difficile de trouver dans le monde réel l'impérialiste anglo-saxon et canadien contre lequel les nationalistes sont supposés combattre. Car il ne faut pas oublier que M. Bourassa considère comme impérialistes tous ceux qui trouvent que nous avons devoir et intérêt de soutenir par les armes comme nous le faisons, la cause de l'Angleterre et des Alliés. Pour lui la plus grande partie des hommes politiques canadiens-français sont aujourd'hui des impérialistes révolutionnaires, avec l'appui moral et la complicité de nos évêques. ("Le Pape arbitre de la paix." pp. 94 et 104). Il se peut que l'on rencontre quelque part au Canada l'impérialiste idéal qui rêve "d'un monde unifié sous le sceptre britannique, d'un monde parlant anglais, pensant en anglais et à l'anglaise: d'un monde où l'ultime ambition et l'orgueil de chaque homme soit d'être un british citizen, un loyal sujet de la couronne d'Angleterre," l'impérialiste qui

"veut mal de mort à toute autonomie régionale, et surtout nationale", mais il faut avouer qu'on ne rencontre pas souvent en Amérique ni qu'on entend souvent parler un tel impérialiste. Pour notre part, nous ne connaissons pas de Canadiens français ni même de Canadiens anglais qui veuillent renoncer à l'autonomie partielle dont le Canada jouit actuellement.

Notre autonomie pourrait être un peu atteinte par la représentation de notre Dominion dans le conseil de l'empire, cela dépendra des pouvoirs conférés à ceux qui seront alors nos représentants, mais cette représentation a été demandée et exigée par M. Bourassa lui-même, comme condition préalable de notre appui donné à l'Angleterre et aux Alliés en hommes et en argent. M. Bourassa est ainsi, en réalité, plus impérialiste que beaucoup de ses compatriotes qu'il accuse de l'être.

* * *

L'écrivain des *Etudes* a bien raison d'écrire que "les Canadiens français sont loyaux envers l'Angleterre", mais s'il avait le temps de lire les brochures du chef nationaliste et ses articles, il constaterait qu'il est bien difficile de déterminer dans quelle espèce de loyauté il faut ranger celle de M. Bourassa, à tel point que beaucoup d'anglo-canadiens de bonne foi le croient déloyal et même traître. Cette loyauté est tellement équivoque, elle s'est montrée tellement plus agressive contre l'Angleterre et les Alliés qui contre l'Allemagne, que quelques partisans du chef nationalistes, pas des plus intelligents mais des plus fanatiques, prétendent qu'ils seraient aussi bien sous la domination allemande que sous la domination anglaise. C'est dans cette dernière classe, qui n'est pas précisément une élite intellectuelle, qui se rencontrent les nationalistes qui voulaient bien prier pour la paix, mais qui auraient cru faire injure à Dieu et désobéir au Pape de prier pour la victoire des Alliés. M. Bourassa—est-ce sans le vouloir et le savoir?—a formé des disciples par ses exemples plus que par ses préceptes, qui sont bien plus sensiblement scandalisés d'entendre dire du mal de l'Allemagne, de sa barbarie et de ses abominables théories, que d'en entendre dire de l'Angleterre. Cela ne fait pas M. Bourassa soit déloyal envers l'Angleterre, mais cela donne un tel aspect à sa loyauté qu'il vaut autant n'en pas parler, et qu'il vaut mieux éviter de la prendre pour modèle.

C'est donc un peu par pure bonté, par désir de conciliation, que la directeur des *Etudes* écrit encore dans son article: "Le point de vue adopté par M. Bourassa et ses amis est ainsi celui d'une préférence nettement donnée à la cause des Alliés, mais tempérée par le sentiment très vif des déficits de leur politique et des contre-coups indésirables que pourrait avoir au Canada notamment, leur victoire exploitée par certains profiteurs."

Que cela soit vrai des Canadiens-Français en général et même du plus grand nombre des nationalistes, nous le croyons véritablement, mais il nous paraît impossible de l'affirmer de M. Bourassa. Sans doute, au début de la guerre, le chef nationaliste a proposé que le Canada, pour des raisons ethniques, aidât la France et l'Angleterre, d'une certaine façon qui n'a jamais été précisée, mais pas comme il a été été fait, en tout cas. Dans la suite, M. Bourassa est revenu de ce premier bon mouvement et a pris l'attitude d'une neutralité malveillante envers l'Angleterre et ses alliés. Ce qu'il a voulu depuis trois ans, c'est la fin de la guerre par l'épuisement de tous les belligérants et une "paix sans victoire." Pour lui, les intérêts de la religion et de la civilisation n'ont pas plus à gagner d'un côté que de l'autre, et il voit dans la réserve du Souverain Pontife "un indice assez certain que dans la conduite de la guerre comme dans le partage des responsabilités suprêmes, il n'est guère facile de décider de quel côté l'emporte le poids des iniquités." ("Le Pape arbitre de la paix," p. 77). Nous voudrions bien, pour notre honneur et surtout pour l'honneur de ceux qui le suivent, que le point de vue adopté par M. Bourassa soit celui d'une préférence nettement donnée à la cause des Alliés, mais la vérité ne nous permet pas de le dire ni de trouver bon qu'on le dise. La vérité est autre, et nous estimons que notre cause est assez bonne pour n'être défendue que par la vérité.

Que ceux qui veulent connaître les sentiments de M. Bourassa lisent, avec la brochure que nous avons indiquée plus haut, et sur laquelle les *Etudes* ont gardé une si prudente et si significative réserve, le petit pamphlet virulent que le directeur du *Devoir* écrivit en 1917 pour détourner ses partisans de souscrire à l'emprunt de guerre du gouvernement canadien, emprunt pour lequel son journal faisait en même temps de la réclame, moyennant finances. "Alimenter le budget de la guerre, écrivait M. Bourassa, c'est favoriser cette œuvre de destruction. Emprunts de la "victoire", si l'on veut, ici comme ailleurs; mais la seule victoire qu'ils assurent, c'est la victoire des destructeurs de peuples, des agitateurs de banqueroutes nationales. Si dans chaque pays, la masse populaire se décidait à tarir les sources du budget de la mort, la guerre cesserait aussitôt."

Que ceux qui veulent connaître les sentiments de M. Bourassa en même temps que la clairvoyance de son esprit prophétique, lisent aussi les quatre longs articles qu'il écrivit dans le *Devoir* les 6, 7, 8 et 9 février 1917, contre l'entrée des Etats-Unis dans la guerre à côté des alliés. Ces articles sont plus intéressants que ceux publiés après, et mis en brochure sur l'"intervention américaine".

On verra dans ces articles, comme dans ceux sur la "diplomatie secrète" et dans bien d'autres, que les Canadiens, français ou anglais, qui combattent M. Bourassa ont bien quelques raisons très sérieuses, très impérieuses même de le faire, pour le bien de la race canadienne française et du Canada tout entier,

plus encore que pour le bien de l'empire britannique et des alliés, auxquels nous sommes aussi tenus de nous intéresser.

* * *

Nous arrêtons ici les quelques précisions que nous voulions ajouter à l'article si important des *Etudes*, reproduit dans notre dernier numéro. Sur tous les autres points de cet article nous sommes parfaitement d'accord avec la grande revue des Jésuites de France, même lorsqu'elle dit qu'il est difficile aux Français et aux Belges de comprendre les raisons de l'attitude des nationalistes dans la guerre, car ce ne sont pas tant des raisons que des passions qui motivent cette attitude. Et nous comprenons également combien doit être pénible à des âmes françaises, qui ont tant souffert et si héroïquement dans cette guerre, l'abstention, la neutralité, l'égoïsme proclamé sacré du chef nationaliste et de ses adeptes, français pourtant de sang et de langue. Il est vrai encore que beaucoup de nationalistes n'ont pu connaître le péril allemand, dont M. Bourassa s'est toujours moqué comme d'un mythe à l'usage des profiteurs de guerre. Il est vrai aussi que les fautes des gouvernants français ont contribué à diminuer l'affection respectueuse que les Canadiens-Français gardent à la France, chez ceux d'entre eux qui ne savent pas assez distinguer entre la nation française et son gouvernement.

Est-il vrai que "la note adressée par Benoit XV, le 1 août 1917, aux Puissances belligérantes est venue donner un appoint considérable" aux sentiments nationalistes? Il est certain que cette note a été exploitée audacieusement par quelques nationalistes qui s'en sont fait un appoint, sans se demander s'il leur était permis de forcer ainsi et même de dénaturer la note pontificale, pour en faire un instrument de polémique et d'invective, au risque trop réel de nuire à l'intervention du Pape. La plus considérable et la plus inconvenante de ces exploitations a fourni la matière d'une brochure, dont les *Etudes* ont cité le titre. Mais il est connu aujourd'hui que cette brochure, répandue à profusion à Rome pour y obtenir une approbation officielle activement sollicitée, n'a pas obtenu cette approbation. Rome a ainsi refusé de reconnaître l'exploitation audacieuse mais maladroite que le chef nationaliste avait faite de la note pontificale contre l'Angleterre et les Alliés.

Pas n'est besoin de dire au Directeur des *Etudes* que l'exposé aussi solide qu'éloquent qu'il a fait dans son article du "point fondamental" du document romain, répond aux convictions et aux sentiments de la grande majorité des Canadiens-Français. C'est ce point fondamental que les beaux exposés du R. P. Chossat ont aussi mis en belle lumière, que nos nationalistes n'ont pas voulu voir, parce que leur chef leur avait dit, après avoir nié le péril allemand, que ce n'est pas avant cinquante ans que l'on pourra se prononcer sur la responsabilité des auteurs véritables de la guerre.

Pour M. Bourassa, les vrais auteurs responsables de la guerre ont été tantôt les Russes et tantôt les Anglais. Pour ces aveuglés, naturellement, la question de droit et de justice devait rester présentement insoluble; tous les belligérants étaient à peu près également responsables et coupables à leurs yeux.

Mais, encore une fois, pour l'honneur de la race canadienne-française, que l'on sache bien et que l'on dise que ceux qui pensaient et parlaient ainsi, trompés par des ressentiments en partie justifiés et en partie injustifiables, abusés par une faconde irritée plus débordante que raisonnable, ne sont ni la majorité, ni encore moins l'élite intellectuelle de notre peuple. Cette aberration d'égoïsme national qu'est le mouvement nationaliste, nous a déjà fait assez de mal au Canada et dans le monde, pour que ceux qui le regrettent comme nous ne lui donnent pas plus d'importance qu'il n'en a. C'est encore bien plus qu'il en mérite.

C'est en ramenant ainsi toutes choses aux proportions de la réalité vraie, objective, que l'entente cordiale souhaitée par le R. P. de Grandmaison à la fin de son article, se fera plus complète. Cette entente n'a jamais cessé d'exister entre nos frères de France et la majorité de notre peuple et de son élite, comme les délégués distingués que la France nous a envoyés, ont pu le constater. Ainsi nous apprendrons à mieux nous connaître et nous entretiendrons de notre côté en nous *plus vifs et plus constants les sentiments qui nous avaient, dès le début, inclinés vers la juste cause* de la France et de l'Angleterre et qui n'ont pas cessé depuis lors de nous incliner dans le même sens. La majorité des nôtres est bien persuadée que *c'était le sens de la tradition et que c'est aussi celui de l'équité*, ainsi que le disent si justement les *Etudes*.

J.-A. LANDER.



DE LA GUERRE INFERNALE A LA PAIX CHRETIENNE



Les circonstances présentes rendent particulièrement actuelle la courte étude qu'on va lire.

Le nom bien connu de l'auteur, Mgr Elie Blanc, professeur de philosophie de l'Université catholique de Lyon, aussi sûr de doctrine scolastique qu'érudit, est une suffisante recommandation de parfaite orthodoxie pour ceux qui n'ont pas assez considéré les droits de la justice et de la prudence dans leurs projets de paix neutre, de paix sans victoire, et qui seront surpris peut-être d'entendre une parole aussi nette et aussi vigoureuse.

ILS nous ont imposé une guerre infernale, la plus atroce que le monde ait jamais vue, et nous leur imposerons la paix chrétienne. C'est là, mon ami, une vérité qui n'a plus rien de paradoxal: elle s'impose déjà comme un fait et avec toute l'évidence d'un axiome.

Commencée criminellement, cette guerre s'est développée de leur côté, selon la logique de son origine, par une série de crimes, dont les premiers commandaient les suivants, toujours plus énormes, jusqu'à dépasser l'in vraisemblable. Ils ont compté nous terroriser par des massacres et des monstruosité que la plume se refuse à décrire; ils ont bombardé des villes ouvertes, détruit des sanctuaires vénérés, comme la cathédrale de Reims, et autres monuments, chefs-d'œuvre de l'art et témoins de notre histoire nationale; leurs zeppelins ont semé la mort parmi des habitants paisibles et leurs sous-marins ont infesté les mers, sans mieux respecter le droit des gens; leur barbarie savante a employé d'une manière scélérate les inventions les plus inhumaines, comme les liquides enflammés, les

gaz asphyxiants et aveuglants; leurs excès commis sur des femmes et des enfants, des blessés et des prisonniers sont tels et si nombreux qu'on peut se demander où devraient s'arrêter de justes représailles. Outre de riches provinces de la Belgique et de la France, la Pologne et la Serbie ont été dévastées et l'on entrevoit les horreurs sans nombre qu'entraînent ces dévastations dignes des temps les plus barbares. Mais ce qui dépasse peut-être tous leurs autres forfaits, c'est leur complicité avec les Turcs dans l'extermination systématique de la population arménienne, à laquelle s'ajoutent maintenant des Grecs et des Maronites.

Surpris d'abord par l'attaque foudroyante de leurs armées innombrables, pourvues d'une artillerie infernale, les alliés se sont ressaisis; et aujourd'hui, après trois ans de luttes effroyables, cinq ou six millions de combattants, qui défendent la cause de la civilisation chrétienne, Français, Anglais, Russes, Italiens, Serbes et autres alliés, luttent victorieusement contre cinq ou six millions de soldats fanatiques ou serviles, qu'ont su grouper et dominer l'orgueil d'une caste militaire et l'ambition folle d'un potentat.

Telle est la guerre qu'ils nous ont imposée. Et si l'on songe qu'elle a déjà coûté la vie à plus de dix millions d'êtres humains, sans parler des autres victimes plus dignes encore de pitié, qui ne sont pas tombées sur les champs de bataille; si l'on songe que la France à elle seule compte un million de ses enfants, la fleur de sa jeunesse et de sa virilité, tués à l'ennemi ou mutilés, on conviendra que cette guerre peut être qualifiée d'infernale et de satanique. Elle est digne, en effet, de l'enfer et de ses suppôts, qui l'ont préparée

longuement et qui l'ont déchaînée; elle est digne d'un antechrist et de l'éternel ennemi du genre humain. Allumée par un orgueil luciférien, elle a éclaté soudain, comme la foudre et ses premiers coups ont été imprévus et terribles; ensuite elle s'est exaspérée à chaque phase nouvelle, en brisant ses colères contre des résistances indomptables; et maintenant il est clair qu'elle ne doit et qu'elle ne peut se terminer que par l'anéantissement de la puissance militaire allemande. Ce qui paraissait naguère une utopie est devenue une nécessité inéluctable. Tout l'impose, tout l'exige: le salut de la France et de ses alliés, l'avenir de la civilisation chrétienne, la liberté des peuples et la liberté de l'Eglise, la paix du monde.

* * *

Quelle sera cette paix que les alliés imposeront après avoir subi la plus abominable des guerres? Elle sera *chrétienne*, et ce mot marque bien son caractère essentiel. C'est-à-dire qu'elle sera fondée sur les principes de la justice, du droit naturel et du droit chrétien, qui ont si été si odieusement violés et mêmes niés par nos ennemis. Or, il arrive précisément que les nations alliées qui imposeront la paix, sont des nations chrétiennes, malgré leurs divergences religieuses. Si le Japon fait exception, il faut remarquer cependant qu'il compte une minorité appréciable de chrétiens influents et qu'il paraît souscrire à tous les principes sociaux du christianisme. Il suffira donc que les nations alliées soient fidèles aux principes sacrés sur lesquels repose leur existence, et qu'elles les proclament de nouveau, si elles ont paru les oublier.

Sans doute, on peut leur reprocher d'avoir laissé se propager des principes de mort, incompatibles avec le droit et la morale de l'Evangile. Ce sont ces mêmes principes qui, en corrompant la politique de nos ennemis, ont soulevé cette affreuse tempête, qui nous engloutit. Comment n'ont-elles pas vu qu'en laissant enseigner comme choses indifférentes la morale de l'intérêt ou du plaisir, la primauté de la force sur le droit, le principe brutal de la force sur le droit, le principe brutal de la lutte pour l'existence, l'immoralisme et la théorie du surhomme, l'étatisme et autres formes de l'athéisme, elles préparaient aveuglément leur propre ruine. Ces mêmes erreurs, trop facilement tolérées, justifieraient, si c'était possible, toutes les violences et l'orgueil de nos ennemis, qui n'auraient que le tort de s'être trompés dans leurs calculs et d'avoir été vaincus.

Instruits par la plus dure des expériences, les alliés répudieront ces principes de mort et proclameront hautement les principes du droit naturel et de la morale de l'Evangile; ils fonderont sur ces bases la paix la plus juste et la plus durable. Et ce rapprochement si heureux dans l'ordre politique et international, favorisera singulièrement le retour vers une certaine unité religieuse; une véritable chrétienté plus vaste

que l'ancienne et sans limites, naîtrait spontanément des aspirations communes de tous les peuples. On entrevoit le rôle admirable qui reviendrait à la papauté dans cette œuvre de pacification universelle. On comprend aussi quelle influence salutaire et décisive sur l'opinion publique pourraient exercer les intellectuels et les savants de tous les pays civilisés, en combinant leurs efforts et en orientant la politique des gouvernements et les désirs confus des masses populaires. Après Dieu et l'Eglise, ils seraient les meilleurs artisans de la paix universelle.

En tout cas, le monde, malgré de terribles soubresauts, continuera de marcher vers une certaine unité. Elle s'imposera tôt ou tard en vertu de la force, si elle ne s'impose pas en vertu de la justice; elle sera le fruit de la tyrannie si elle n'est pas celui d'une sage liberté. Les nations alliées l'imposeront en vertu de la justice et au profit d'une sage liberté.

Leur premier acte de justice sera l'anéantissement de la puissance militaire allemande. Les Etats qui ont pris part avec elle à cette guerre impie, seront désarmés, privés d'armée de terre et de mer, ils n'auront aucune manufacture d'armes ou autres engins de guerre, jusqu'à ce qu'ils aient payé en argent ou en nature la juste indemnité qui leur sera imposée. Je n'entrerai pas ici dans les détails. Il suffit de dire que le Tribunal suprême formé par les nations alliées sera l'organe de la justice internationale.

Dieu qui a créé les nations et qui a donné à chacune la faculté de se choisir des chefs et des magistrats, en certaines circonstances; Dieu, de qui relève tout pouvoir, a donné aussi aux nations la faculté de s'associer et de constituer un Tribunal qui assure entre elles et contre d'injustes agresseurs l'observation de toute justice. Ce Tribunal serait d'autant plus légitime et autorisé qu'il serait consacré par la religion. Je ne refuse pas d'ajouter que les Etats vaincus et coupables, qui auraient dû d'abord se soumettre aux condamnations portées par ce Tribunal, pourraient plus tard être admis à en faire partie, après complète réparation. Ils souscriraient alors à toutes les obligations imposées par ce Tribunal en ce qui concerne par exemple, la limitation des armements, l'emploi des moyens de destruction, le respect de la propriété privée et des non-combattants, etc.

Mais jusque-là, aucune négociation avec eux n'est possible; ils devront subir la paix qui leur sera imposée, paix juste et chrétienne, mais dont ils ne sont pas admis à discuter les conditions, eux qui ont violé dans cette guerre leurs solennels engagements et tous les principes du droit naturel et du droit des gens.

Terminer cette guerre sans les avoir désarmés et réduits à l'impuissance, ce serait commettre une lâcheté, ce serait trahir les générations futures, que nous livrerions à leurs ennemis, ce serait douter de la justice de notre cause et rendre inutile tant de sang innocent qui a été versé.

Il faut que justice soit faite; il faut que le châti-

ment s'abatte sur les grands coupables qui ont déchaîné cette guerre et commandé ces excès monstrueux; il faut qu'ils soient frappés dans leurs biens et dans leurs personnes. Le pardon des injures est un devoir personnel et chrétien, qui n'exclut point l'amour de la justice et qui ne dispense pas le pouvoir et les autorités d'infliger aux criminels de justes châtements. Ces châtements exigés par l'ordre public et le bien général sont même le moyen le meilleur de faire rentrer les criminels en eux-mêmes et de leur faire mériter par la voie de l'expiation le pardon éternel. Une parfaite justice ne porte donc aucune atteinte à une parfaite charité.

Certes, on a vu souvent, dans le passé, des paix honorables pour les deux parties signées par des belligérants dont chacun avait cru défendre son droit et n'avait enfreint aucune loi de l'honneur. Mais, après la guerre actuelle, qui demeurera l'opprobre éternel des empires centraux et d'une certaine caste militaire, il n'y aura pas et il ne peut y avoir de paix honorable pour les vaincus. Ils ne seront que des criminels réduits à l'impuissance de nuire. Certains Etats devront disparaître: d'autres devront renoncer à toute alliance qui serait une complicité; des dynasties devront descendre du trône; les plus grands coupables subiront les peines qu'ils auront méritées; et les peuples qui se sont égarés à leur suite, mériteront leur réhabilitation par une juste satisfaction. Quant aux innocents que Dieu seul connaît, ils subiront cette loi de la solidarité, qui tient à l'essence même des sociétés. Or, nous avons déjà vu comment Dieu s'en sert et l'applique d'une manière à la fois infiniment juste et infiniment miséricordieuse.

MGR ELIE BLANC,
Prélat de la maison de S. S.

LA SEMAINE LITURGIQUE

SOUVENIRS LITURGIQUES

Puis la messe, les jeux; et les beaux jours de fête,
Des offices sans fin chantés à pleine tête.
Aujourd'hui qu'en mon cœur la foi n'a plus de feu,
Sans culte et cependant plein de désirs vers Dieu,
De ces jours, de ferveur, oh ! vous pouvez m'en croire,
L'éclat lointain réchauffe encore ma mémoire,
L'orgue divin résonne en mon âme, et ma voix
Retrouve vers le ciel ses accents d'autrefois.
Jours aimés ! Jours éteints ! comme un jeune lévite
J'ai porté l'aube blanche et l'étole bénite
Chanté l'hymne latin dans le chœur; et, le soir,
Aux marches de l'autel balancé l'encensoir.
Cependant tout un peuple à genoux sur la pierre,
Parmi les flots d'encens, les fleurs et la lumière,

Femmes, enfants, vieillards, hommes graves et mûrs,
Tous dans un même vœu, tous avec des cœurs purs,
Disaient le Dieu des fruits et des moissons nouvelles,
Qui darde ses rayons pour sécher les javelles,
Ou quelquefois permet aux fléaux souverains
De faucher les froments et d'emporter les grains.
Les voix montaient, montaient ! moi, penché sur mon
Et pareil à celui qu'un grand bonheur enivre [livre
Je tremblais, de longs pleurs ruisselaient de mes yeux;
Et, comme si Dieu même eût dévoilé les cieus,
Introduit par sa main dans les saintes phalanges,
Je sentais tout mon être éclater en louanges,
Et noyé dans des flots d'amour et de clarté,
Je m'anéantissais devant l'immensité.
Je fus poète alors ! Sur mon âme embrasée
L'imagination secoua sa rosée,
Et je reçus d'en haut le don intérieur
D'exprimer par des chants ce que j'ai dans le cœur.

BRIZEUX.

Semaine du 13 octobre

Dimanche, 13 octobre.—XXI dimanche après la Pentecôte. Mémoire de saint Edouard.

Dieu est le souverain maître dont toutes les volontés s'accomplissent. Aucune opposition ne peut jamais prévaloir contre ses décrets. La sagesse et la sécurité exigent donc que nous nous soumettions à ses volontés. C'est ce que nous rappelle l'introït de la messe de ce dimanche :

Seigneur, toutes choses sont soumises à vos ordres et il n'est personne qui puisse résister à votre volonté; car vous avez fait toutes choses, le ciel et la terre, et tout ce qui est sous le ciel: vous êtes le Seigneur de toutes choses. Heureux ceux qui restent sans tache dans le chemin, ceux qui marchent dans la loi du Seigneur.

La collecte demande à Dieu la fidélité et l'attachement au Seigneur :

Seigneur, nous vous supplions, gardez votre famille par l'effet d'une bonté continue, afin que, sous votre protection, elle soit garantie de toute adversité et confesse votre nom dans les bonnes œuvres. Par Jésus-Christ, Notre Seigneur.

Saint Edouard le Confesseur ne fut pas seulement pour l'Angleterre et pour la chrétienté, un prince d'une piété, d'une sainteté remarquables, il fut aussi un grand roi.

Obligé de s'exiler dès l'âge de dix ans pour se soustraire au glaive des Danois qui dévastaient l'Angleterre, il fut instruit à la cour de son oncle le duc de Normandie, où il fit l'admiration de tous par sa piété, sa modestie, sa douceur. Rappelé en Angleterre pour y ceindre la couronne, après la mort des tyrans qui avaient enlevé le trône et la vie à ses frères, son premier soin fut de rétablir partout les églises et le culte, de secourir les pauvres et les orphelins. D'une grande dévotion envers l'apôtre S. Jean, il reçut du ciel plusieurs faveurs signalées par son intercession et même

par son entremise. Saint Edouard mourut en l'an 1066 et fut canonisé par le pape Alexandre III.

"On ne doit pas négliger, dit Dom Guéranger, de saluer dans son règne de vingt-quatre ans l'un des plus fortunés que l'Angleterre ait connus. Alfred le Grand n'eut point de plus illustre imitateur. Les Danois, si longtemps maîtres, soumis au dedans pour toujours, au dehors contenus par la fière attitude du prince; Macbeth l'usurpateur du trône d'Ecosse, vaincu dans une campagne que Shakespeare a immortalisée; et ces lois d'Edouard restées jusqu'à nos temps l'une des bases du droit britannique; et sa munificence pour toutes les nobles entreprises, dans le même temps qu'il trouvait le secret de réduire les charges de son peuple: tout montre assez que le plus suave parfum des vertus qui firent de lui l'intime de Jean le bien-aimé, n'a rien d'incompatible en histoire avec la grandeur des rois."

Lundi, 14 octobre.—S. Callixte, pape et martyr.

Encore un grand pape qui occupe une large place dans l'histoire de l'Eglise du troisième siècle et qui a laissé d'impérissables souvenirs dans la Rome chrétienne. Tous les pèlerins de Rome font leur pèlerinage à la catacombe de S. Callixte et tous aussi ont une visite pour la belle église de Sainte-Marie au delà du Tibre, où repose son corps et près de laquelle il fut martyrisé. On vénère dans son église à côté de Sainte-Marie, l'endroit où il fut lapidé après avoir été jeté dans un puits, dans une émeute populaire soulevée contre les chrétiens. Callixte, né à Rome, fit plusieurs ordonnances pour le gouvernement de l'Eglise et des fidèles. Il gouverna l'Eglise pendant cinq ans, et mourut l'an 223.

Entendons ici la voix autorisée de deux historiens, l'un, M. de Rossi, nous décrivant l'ensemble de l'œuvre administrative de S. Callixte, l'autre, M. Paul Allard, nous décrivant la situation de l'Eglise à sa mort.

"Callixte régit l'Eglise quand elle était à l'apogée du premier stade de sa course divine, et s'acheminait à de nouveaux et plus grands triomphes. La foi chrétienne, embrassée d'abord par chaque croyant en son nom propre, était devenue la foi des familles, et les pères en faisaient profession pour eux et pour leurs enfants. Ces familles formaient la presque majorité déjà dans chaque ville; la religion du Christ était à la veille de devenir la religion publique du peuple et de l'empire. Que de problèmes nouveaux de droit social chrétien, de droit ecclésiastique, de discipline morale, ne surgissent pas tous les jours dans le champ de l'Eglise, étant donné sa grande situation de l'heure présente, étant donné l'avenir encore plus grand qui s'ouvrait devant elle. Callixte résolut ces doutes; il régla les jugements relatifs à la déposition des clercs, prit les mesures qui s'imposaient pour ne pas détourner les catéchumènes du baptême, les pécheurs de la pénitence; il définit la notion de l'Eglise que le génie d'Au-

gustin devait développer plus tard. En face des lois civiles, il affirma le droit de la conscience chrétienne et celui de l'Eglise touchant le mariage de ses fidèles. Il ne connut esclaves ni libres, grands ou petits, nobles ou plebéiens dans la fraternité évangélique qui minait les bases de la société romaine et adoucissait l'inhumanité des mœurs. Et c'est pourquoi son nom est grand jusqu'à nos jours; et l'est pourquoi la voix des jaloux ou de ceux qui mesuraient les temps à l'étroitesse de leur esprit superbe, fut couverte sous le cri de l'admiration et étouffée."

Ainsi écrivait M. de Rossi en 1866. M. Paul Allard, après avoir rappelé le martyr de S. Callixte, écrit:

"Il laissait l'Eglise romaine prospère et puissante, devenue par la propriété, par l'organisation corporative, une personne civile avec laquelle l'Etat aurait désormais à compter; tolérée en fait, sinon reconnue en droit; possédant non seulement des lieux de sépulture publics et connus de tous, mais encore, selon toute apparence, des édifices religieux construits spécialement en vue du culte (1); ayant un clergé nombreux discipliné, réorganisé, semble-t-il, sous le pontificat de Zéphirin par les soins mêmes de Callixte, une forte école de docteurs et de théologiens tenue en haleine par de continuelles controverses avec les païens et aussi avec les hérétiques qui, de tous les points de l'Empire, affluaient à Rome comme au centre de la vie ecclésiastique; soutenue par quelques-unes des plus grandes et des plus riches familles de Rome; plongeant en même temps ses racines au plus profond du sol populaire, dans la multitude des petits, des pauvres, des esclaves qui étaient venus demander au Christ de les consoler des humiliations et des souffrances que la civilisation antique, si peu clémente aux faibles, faisait peser sur eux."

Mardi, 15 octobre. Sainte-Thérèse.

La vierge d'Avila, la réformatrice du Carmel, la grande sainte Thérèse a presque pris rang par ses écrits, résumé des sublimes enseignements que Dieu lui donna dans toute sa vie, parmi les docteurs de l'Eglise. Et c'est au seizième siècle, après le naturalisme de la Renaissance et la révolte de Luther, qui allait emporter lui aussi, comme l'archange rebelle; une si grande portion de l'Europe chrétienne dans sa défection, que Dieu donna à son Eglise, à ses fidèles, pour les consoler et les instruire, la grande mystique qui reste par ses écrits et par sa vie, la lumière des voies parfaites.

Et quelle vie, non seulement par les travaux si considérables qu'elle mène à bonne fin, sans moyens

1—On cite à ce propos, un mot digne d'être célèbre de l'empereur Alexandre Sévère, jugeant un procès porté jusqu'à lui, entre la corporation puissante des cabaretiers et la communauté chrétienne de Rome, qui se disputaient un terrain. L'empereur donna gain de cause aux chrétiens et son rescrit porte cette remarquable parole: "Mieux vaut que Dieu soit adoré en ce lieu, n'importe de quelle façon, que d'en faire don aux cabaretiers."—Et c'était un empereur païen, naturellement opposé aux chrétiens.

humains, non seulement par ses admirables écrits, mais plus encore par les épreuves et aussi par les grâces extraordinaires qui l'élevèrent vers Dieu et l'unissent à lui.

Entrée au Carmel à vingt ans, elle subit pendant dix-huit ans, des maladies, des épreuves de toutes sortes, sans autre réconfort que la foi et la pénitence, sans consolation d'aucune sorte. Dieu lui fait éprouver ensuite la joie de son service, mais c'est pour l'engager dans des travaux au-dessus de ses forces naturelles, sans la faire diminuer aucune de ses pénitences. L'aspiration constante de sa vie est résumée dans sa parole habituelle : "Seigneur, ou souffrir, ou mourir." C'est ainsi qu'elle vécut jusqu'à l'âge de soixante-sept ans. Sa mort, arrivée en 1582, fut admirable comme sa vie, et entourée de manifestations surnaturelles nombreuses. Sa mémoire reste l'une des plus chères dans toute l'Eglise.

Mercredi, 16 octobre.—De la férie

Jeudi, 17 octobre.—Sainte Hedwige.

Fille des marquis de Moravie, sainte Hedwige, tante maternelle de sainte Elizabeth, fille du roi de Hongrie, épousa le duc de Pologne Henri et fut la mère d'un autre duc de Pologne, Henri le Pieux.

Après la mort de son époux, sainte Hedwige se retira dans un monastère cistercien qu'elle avait fondé, où elle continua dans un degré de perfection encore plus élevé, de donner l'exemple de toutes les vertus, surtout de la vertu d'humilité qui lui faisait préférer les plus bas emplois, et de la vertu de charité envers tous les pauvres et tous les infortunés.

Elle vivait encore, lorsque son fils Henri le Pieux trouva la mort à la bataille de Liegnitza, le 8 avril 1241, contre les Tartares ou Mongols. "Les Mongols, écrit Dom Guépin, inondaient déjà la Silésie, lorsqu'ils trouvèrent devant eux dans les plaines de Liegnitza, une armée de trente mille combattants, à la tête de laquelle était le duc de Silésie, Henri le Pieux. Le choc fut terrible, et la victoire longtemps indécise. L'odieuse trahison de quelques princes ruthènes l'assura enfin aux barbares. Le duc Henri resta sur le champ de bataille, avec l'élite des chevaliers polonais. Ils avaient été vaincus; mais cette défaite équivalait à une victoire. Les Mongols épuisés reculèrent. Ils venaient de se mesurer avec les soldats de la chrétienté latine."

Trois années avant l'arrivée des barbares, sainte Hedwige avait eu dans son monastère, la révélation du sort qui allait mettre fin à la vie de son fils, et, dans la nuit qui suivit la bataille de Liegnitza, quand aucun courrier n'était encore arrivé et ne devait arriver que trois jours après, la sainte annonça cette mort à une de ses compagnes.

Lorsque la funèbre nouvelle fut publiquement annoncée, la sainte mère du héros chrétien eut le courage de dire : "C'est la volonté de Dieu; ce que Dieu veut et ce qui lui plaît doit aussi nous plaire. Je vous

rends grâces, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez donné un tel fils."

"Il me fallait pas moins qu'un tel exemple, ajoute dom Guépin, pour soutenir la Pologne en face des nouveaux devoirs qu'elle venait d'accepter. A Liegnitza, elle avait relevé le glaive de la chrétienté, tombé des mains défaillantes de la Ruthénie, et elle se tenait désormais comme une sentinelle vigilante, prête à défendre l'Europe contre les barbares. Quatre-vingt-treize fois les Tartares s'élançèrent sur la chrétienté, toujours avides de sang et de pillage; quatre-vingt-treize fois la Pologne les repoussa de vive force, ou eut la douleur de les voir saccager ses campagnes, incendier ses villes, emmener en captivité la fleur de ses enfants. Par ces sacrifices, elle amortissait au profit de l'Europe le coup de l'invasion. Tant qu'il fallut du sang, des larmes et des victimes, la Pologne en donna sans compter, pendant que les nations européennes jouissaient de la sécurité achetée par cette continuelle immolation."

Que les saints de la Pologne nombreux et glorieux dans l'histoire de l'Eglise qui contribuèrent à donner à leur patrie une vie si héroïque, lui obtinrent de reprendre, après tant de sacrifices et de deuils, le cours de ses touchantes et magnifiques destinées pour le bien de la chrétienté.

Vendredi, 18 octobre.—Saint Luc, Evangéliste. Disciple du grand apôtre Paul, auteur du troisième Evangile et des Actes des Apôtres, saint Luc était médecin, avant d'exercer le ministère de l'Apostolat. Né à Antioche, il n'était pas juif mais plutôt grec, quoique possédant parfaitement la langue hébraïque. Mais c'est dans un grec classique qu'il écrivit son évangile, le plus développé et le plus littéraire, si l'on peut dire, des quatre évangiles.

Compagnon des pérégrinations de saint Paul, qui le nomme plusieurs fois dans ses épîtres, saint Luc n'a guère d'histoire. On ignore presque tout des détails de sa vie et même de sa mort. Une tradition veut qu'il ait été aussi artiste peintre, et il est pour cette raison le patron des beaux-arts, comme il l'est des médecins et aussi des notaires. On peut donc dire que la mémoire du grand évangéliste, de l'historien des Actes, s'est toute entière effacée derrière son œuvre splendide, s'est enveloppée dans la gloire du martyr qu'il subit pour attester au monde et à l'Eglise la vérité de ses récits, l'inébranlable fermeté de sa foi.

Samedi, 19 octobre.—S. Pierre d'Alcantara. Compatriote et contemporain de sainte Thérèse —il mourut en 1562—saint Pierre d'Alcantara, fut lui aussi une merveille de vie surhumaine. Par sa mortification qui nous paraît aussi épouvantable que nous paraissent admirables les dons de contemplation et d'oraison dont Dieu l'enrichit, les miracles dont il fut favorisé même de son vivant, ce fils de saint François d'Assise, réformateur de son ordre en Espa-

gne, fut élevé à un si haut degré de sainteté que sainte Thérèse nous dit avoir appris de Dieu que toute demande faite au nom de Pierre était sûre d'être exaucée. Sainte Thérèse nous a décrit elle-même les mortifications de son compatriote, dans une image saisissante : "Quand je vins à le connaître, son corps était tellement exténué qu'il semblait n'être formé que de racines d'arbres."

Il mourut dans sa soixante-troisième année, à l'heure qu'il avait prédite, conforté par une vision merveilleuse et la présence des saints. Sainte Thérèse qui était loin de là, le vit au même moment porté au ciel; et dans une apparition qui suivit, elle l'entendit lui dire : "O heureuse pénitence qui m'a valu si grande gloire !"

L'ABBÉ J.-A. D'AMOURS.

L'APPEL DE LA TERRE

Roman de mœurs saguenayennes par Jean Sainte-Foy

(Suite)

X

L'amour s'était soudainement allumé comme une pincée de poudre dans le cœur de Blanche Davis et son cas était d'autant plus sérieux que, toujours aux prises avec quelques viveurs montréalais, comme Gaston Vandry, avec quelques polkers frisés qu'elle abhorrait franchement, elle n'avait jamais sérieusement aimé. Ce qu'elle ressentait aujourd'hui était si différent de ce qu'elle avait toujours senti, alors qu'elle s'empêtrait dans les pipeaux du flirt, qu'elle était bien sûre que c'était de l'amour qu'elle avait pour Paul Duval. Se trompait-elle? Elle avait beau se traiter de folle, de romanesque; elle avait beau se dire que son "futur mari" gagnait quatre cents piastres par année, qu'il était fils de paysan, qu'il portait des pantalons reprisés et des chemises de grosse toile "écru", elle ne l'aimait pas moins. Folle, folle que je suis, ne cessait-elle pas de dire au cours des longues rêveries dans lesquelles elle se délectait maintenant.

Elle écrivait à une amie de Montréal à qui elle racontait son aventure.

"Tu sais que j'ai toujours été timbrée, un tantinet; ai-je assez raison de me défier de mon cœur? Où cela va-t-il me mener... mes imaginations extravagantes, mon cerveau fêlé, d'une fine fêlure par où, puit!... s'est échappée la sagesse et par où—l'horreur du vide—a filtré un rayon de lune, "l'astre qui fait l'éclipse et qui fait la démence"; Où cela va-t-il me mener?... Me voici maintenant, ma chère, furieuse contre lui, contre moi, contre tout le monde. Pourquoi? Je n'en sais rien. Le sais-tu, toi, ma bonne; réponds-moi vite..."

Paul, de son côté, s'était laissé complètement enlûlé par les charmes de la Montréalaise. D'abord, il avait été étonné par la beauté et la grâce de la jeune fille. Il avait éprouvé en sa présence une émotion dont la signification lui avait échappé lors des premières rencontres. Mais le jour arriva où il sentit que l'amour triomphant en lui de toutes les réticences s'était claqué dans son cœur; il dut s'avouer, comme une faute, qu'il aimait Blanche Davis. Le souvenir

si doux de la gentille fille du menuisier Thérien, le sang de paysan qui coulait si généreux dans ses veines, furent impuissants à empêcher Paul Duval d'aimer celle qui, sans lui demander qui il était ni d'où il venait, lui avait si spontanément donné son amour.

Aussi, se mit-il à tout faire pour oublier le passé, pour élargir le cadre de ses ambitions, pour se faire, enfin, une vie plus conforme à son nouvel idéal...

Quant au pauvre Gaston Vandry, assurément, ses actions baissaient, comme on aurait dit dans le cercle des jeunes joueurs à la Bourse dont il faisait partie dans la Métropole... A toutes les tentatives du bon Monsieur Davis pour sonder les sentiments assez problématiques du reste de sa fille à l'endroit de son ami d'enfance, il n'avait reçu de Blanche que cette réponse, vexante à la fin :

"C'est un jeune homme très bien et plein d'avenir. Il est fort aimable pour moi et, vraiment, j'en conserverai un bon souvenir..."

Un jour, après que Blanche Davis eut fait à son père pour la vingtième fois, cette réponse déconcertante, sous l'ombre des sapins du Parc, elle écoutait les confidences de l'instituteur en proie tout à coup aux scrupules que déterminait sa situation anormale:

"Nous nous aimons, Blanche, disait-il, craintif, mais nous est-il bien permis de croire à notre union définitive... et prochaine?"

Et la jeune fille répondait :

"Taisez-vous; je déclarerai bientôt à mon père que son devoir est de consentir à notre union, puisque nous nous aimons... Car, n'est-ce pas que vous nous aimez, Paul?... Tu t'affranchiras bien vite de ta condition, mon Paul; tu pénétreras dans notre monde où personne ne t'est supérieur et où tu feras ton chemin dans les brillantes occupations et dans les honneurs...?"

XI

Le village est encore plein d'ombres grises mais les toits sont déjà roses et frappés de soleil. Quelques fenêtres sont entr'ouvertes et l'on entend à l'intérieur

des maisons des bruits d'ustensiles de cuisine... On a envie de dérober une fleur dans les gros pots qui sont groupés sur les véranda's et que l'on a placés là pour la nuit.

L'étoile du matin lutte encore au ciel violet contre les ondes laiteuses de l'aurore...

La petite chapelle des sauvages se détache en gris sur le fond bleu et vert du fleuve et de la rive; tout-à-coup, de son minuscule clocher s'échappe une sonnaillle d'argent; on dirait la petite voix de bronze enrôlée par une année de silence dans la froidure et par les vents du large... Alors, on désirerait avoir des ailes pour jouir de plus d'allégresse encore. De chaque côté du village, des ravins d'étendent tapissés de feuillage, des coteaux chevelus moutonnent; des toits invisibles, en arrière, fument au-dessus des arbres. Sur le fleuve, le ciel s'élargit. Tout est pureté, sur l'eau, sur la terre et au ciel. On sent sincèrement que l'on foule un sol millénaire et la petite cloche de bronze qui continue de carillonner dans ce grand matin d'août a des sonorités si divines que l'on oublie le monde...

C'est le 26 juillet, jour de la Sainte-Anne, et, ce matin, doit se dire dans la petite chapelle la messe annuelle du Père Coquart. Voilà 250 ans que la vieille petite église ne sert plus qu'à cette unique manifestation du culte extérieur catholique. C'est une cérémonie touchante, évocatrice des plus anciens comme des plus pieux souvenirs. Elle évoque, entre autres figures du passé, celle du bon père LaBrosse, l'apôtre bien aimé de Tadoussac qui, pendant de longues années après sa mort, resta pour les pauvres sauvages de la région l'image vivante du Père Céleste; elle évoque également la merveilleuse légende de la mort de ce saint missionnaire, légende qui a tant contribué à transmettre de génération en génération la mémoire sacrée du bon père et à le faire invoquer comme un bienheureux par les habitants du pays.

La famille Davis n'avait pas voulu manquer l'occasion d'assister à la "Messe du Père Coquart". Blanche s'y était montrée particulièrement pieuse et rien n'avait pu la détourner des prières qui montaient ardentes de son cœur subitement attendri, pas même la présence de Paul qu'elle savait dans la chapelle. Le souvenir du Père LaBrosse la transportait d'un pieux recueillement; il avait été l'apôtre de ce beau pays de Tadoussac qu'elle aimait tant maintenant. Elle se rappelait que pendant bien des années, comme le lui avait raconté, un jour, l'instituteur, les sauvages qui remontaient ou descendaient le Saguenay, ne passaient jamais devant le port de Tadoussac sans mettre le pied à terre pour aller prier dans la chapelle ou reposait le corps de leur Père. Ils posaient leur bouche au-dessus d'une petite ouverture qui avait été pratiquée dans le parquet du chœur et ils parlaient au père comme ils faisaient au temps qu'il vivait, avec une naïve confiance qui ne pouvait manquer de toucher Dieu, puis, ils appliquaient leur oreille sur l'orifice pour écouter la réponse du saint. Dans leur foi simple

et ingénue, ils s'imaginaient que le père les entendait au fond de sa tombe et qu'il répondait à leurs demandes qu'il avait transmises à Dieu.

Blanche aurait voulu faire comme ces naïfs enfants des bois saguenayens. Que de choses, en ce moment, elle aurait demandées au "saint des sauvages" et comme elle eut souhaité être exaucée...

Après la messe, Blanche demanda à l'instituteur de raconter à ses parents la légende du Père LaBrosse; cela, disait-elle, compléterait le pieux pèlerinage sur sa tombe. Paul se prêta volontiers à la requête de la jeune fille appuyée par monsieur et madame Davis et même par Gaston Vandry visiblement mystique, ce matin-là.

On était au bord du plateau où s'élève la chapelle...

Maintenant, le soleil déjà chaud faisait resplendir la mer que l'on eut dit de feu. Le village tout à fait éveillé bruissait de tous les sons accoutumés du matin; cocoricos des chanteclercs encore enrôlés par l'humidité de la nuit, roulement d'une charrette sur la route, piailllements des volailles... Aux pieds de la montagne, un chien jappe à un oiseau et son maître l'appelle avec autorité...

C'est le soir du 11 juillet 1782, commença Paul Duval, et nous sommes à l'Île-aux-Coudres, à quelques lieues d'ici, plus bas, dans le fleuve. Le curé, l'abbé Compain, était occupé à lire dans son presbytère, quand, tout-à-coup, vers minuit, la cloche de son église se mit à teinter lugubrement dans son clocher solitaire. Surpris, il sort et va voir dans l'église qui peut ainsi sonner à cette heure de la nuit. Il ne voit personne... et la cloche tinte toujours d'elle-même, comme un glas. Et comme il retournait dans son presbytère, il entendit une voix qui lui dit : "Le père LaBrosse vient de mourir à Tadoussac; demain, rendez-vous au bout d'en bas de l'Île; un canot viendra vous chercher et vous conduire à Tadoussac où vous ferez la sépulture du Père."

Le lendemain, après sa messe, l'abbé Compain attendait au rendez-vous fixé par la voix mystérieuse.

Que s'était-il passé, ici, à Tadoussac? Voici, pour la réponse, ce qu'ont raconté aux hommes de notre génération, des vieillards qui furent témoins oculaires de la mort du saint Père LaBrosse. Ce dernier, tout le jour du 11 avril avait vaqué aux exercices de son ministère. Vers le soir, il se rendit prendre quelques minutes de récréation dans la maison de l'un des officiers du Poste de Tadoussac et vers neuf heures, il se prépara pour partir. Tout à coup prenant un ton de voix solennelle, il dit : "Mes amis, je vous dis adieu, adieu pour l'Éternité, vous ne me verrez plus vivant; ce soir, à minuit, je serai mort. La cloche de la chapelle vous annoncera ma mort. Demain, vous irez à l'Île-aux-Coudres chercher l'abbé Compain pour m'en sevelir. Il vous attendra au bout d'en bas de l'Île. Ne craignez pas de partir quelque temps qu'il fasse."

On crut à une plaisanterie du Père. Il partit. On attendit minuit avec anxiété; l'heure approcha et voilà

qu'au coup précis de ce minuit, la petite cloche de la chapelle se mit à tinter lugubrement dans le grand et solennel silence de cette nuit tragique. Les amis du Père, saisis de frayeur, coururent à la chapelle et y entrèrent. A la lueur de la lampe du sanctuaire, ils entrevoient dans le chœur, au pied de l'autel, la robe noire du missionnaire. On l'appelle; point de réponse.

Le Père LaBrosse était mort.

La lugubre nouvelle se répandit par tout le poste et dès le point du jour tous les habitants envahirent la chapelle. On pria longtemps sur le corps du saint.

Pendant ce temps une tempête affreuse s'était élevé sur le fleuve. On se rappela que le Père avait dit d'envoyer un canot à l'Île-aux-Coudres chercher l'abbé Compain. Mais personne n'ose lancer un canot à la mer par ce temps épouvantable. Un officier du Poste se dévoua et demanda trois hommes de bonne volonté. Aussitôt un canot est lancé sur les flots en courroux et prend le large. Alors l'eau, aussitôt, s'aplanit sous l'embarcation pendant qu'autour la tempête redouble de fureur. Trois heures après le canot arrivait à l'Île-aux-Coudres. Au bout d'en bas de l'Île, les hommes aperçurent l'abbé Compain qui se promenait en les attendant.. "Le Père LaBrosse est mort, leur cria-t-il, et vous venez me chercher pour lui donner la sépulture". Le soir du même jour, le curé de l'Île-aux-Coudres débarquait à Tadoussac.

Plus tard, continua Paul, on apprit que dans toutes les missions desservies par le Père LaBrosse, à l'Île Verte, à Chicoutimi, à Trois-Pistoles, à Rimouski, à la Baie des Chaleurs, les choches des chapelles sonnèrent, d'elles-mêmes, les glas du bon Père....

En bas, toute la baie et le fleuve jusqu'au lointain de la rive sud s'irradiaient des rayons du soleil déjà haut...

A la suggestion de l'instituteur on décida d'aller passer la journée à la Pointe-aux-Alouettes. Les préparatifs furent courts et, une heure après, la petite chaloupe qui portait Paul et ses amis, s'échouait sur le sable de la Baie Sainte-Catherine, au pied de la falaise qui forme l'extrémité de la Pointe-aux-Alouettes. Cette falaise, très abrupte, fut quand même vite escaladée par les joyeux excursionnistes qui se trouvèrent bientôt groupés autour d'une énorme roche qui forme l'extrémité de la pointe.

La vue qui s'étend de là embrasse un immense horizon que seules bornent les lignes bleues des montagnes du sud.

L'instituteur se trouva à l'aise pour faire encore à ses amis un bout d'histoire de son pays. Promenant un long regard sur toute la baie qui s'étendait à droite, il dit :

Ce fut dans cette baie, le 24 mai, 1603, que Champlain et Pont Gravé arrivèrent après avoir passé un mois et neuf jours sur l'eau et c'est le lendemain qu'ils mirent à terre pour venir rencontrer un parti de sauvages cabanés précisément à l'endroit où nous som-

mes. On signa ici le premier traité de paix entre blancs et sauvages.

"Voilà assurément un endroit idéal pour une conférence de paix, fit remarquer M. Davis.

—La Haye sagueyenne, risqua Gaston Vandry qui se trouvait en verve.

Quand ils arrivèrent ici, continua Paul Duval, les indigènes au nombre d'une centaine, étaient en train de "faire tabagie"; ils se préparaient à festoyer.

"Superbe salle de banquet, interrompit Gaston Vandry, en promenant ses regards de tous côtés.

—Et où vous n'auriez pas manquer de faire bombance, observa malicieusement Blanche.

"Les sauvages n'ont pas attendu l'exemple de M. Vandry, au reste, continua l'instituteur; ils fêtaient en ce moment une récente victoire remportée sur les Iroquois et comme preuve de cette victoire, ils exhibaient aux yeux des Français plus de cent cranes sanglants qu'ils avaient emportés de leur expédition à l'entrée de la rivière des Iroquois.

"Champlain et Pont Gravé avaient amené avec eux deux Indiens qui avaient suivi Pont Gravé en France lors d'un récent voyage. Ils furent les interprètes entre les Français et les sauvages. Adanabijou, le chef de ces derniers, reçut très aimablement les voyageurs et il les fit asseoir à côté de lui. L'un des sauvages rapatriés prononça alors un grand discours. Il raconta toutes les merveilles qu'il avait vues et les bons traitements dont il avait été l'objet. Adanabijou fit ensuite distribuer du pétun et quand tout le monde eut fumé, un instant, dans le calumet de la paix, le chef fit à son tour une longue harangue dans laquelle il se félicitait d'avoir su conquérir l'amitié des Français. Puis, le festin se continua: on dansa, on chanta on mangea jusque près du matin...

Le gros dos blanc d'un marsouin émergea à quelques brasses de la pointe et le monstre marin fit bruyamment sonné sa trompe; il flotta, un instant, à la surface comme heureux de sentir sur son dos glacé les rayons du soleil qui tombaient à pic sur le fleuve; mais le coup de sifflet d'un bateau qui doublait la Pointe-aux-Roches effraya l'animal qui plongea avec la rapidité d'un éclair.

Une partie de la journée se passa dans l'observation des divers incidents de ce coin de la nature sagueyenne. A peine avait-on songé, sur le midi, à faire tabagie, en sacrifiant aux mânes des vieux sauvages de Champlain et de Pont Gravé les quelques sandwiches et le lait que l'on avait apportés.

Mais voilà que sur les deux heures, le ciel, jusque là clair, s'encombra de nuages fauves qui se refoulaient à l'horizon devenu bientôt d'un noir d'encre. Ce fut une dégrigolade vers la grève ou la petite chaloupe sous la poussée des grandes vagues de fonds qui venaient du large, commençant à s'agiter au bout de sa chaîne.

Un grand calme soudain pesa sur toute la nature;

la brise cessa subitement de souffler; un air chaud passa sur la surface de l'eau qui s'assombrit.

Paul Duval croyait que l'on aurait le temps de traverser la Baie et le Saguenay et de gagner les grèves de Tadoussac, en usant à la fois et de la voile et des rames. Mais la voile était inutile et quand Paul l'écartait aucun souffle ne vint la gonfler. On décida quand même de partir; les trois hommes firent force de rames.

Un premier éclair traversa le ciel et un long grondement de tonnerre se fit entendre du fond de l'horizon. Un coup de vent subit fit frissonner l'eau de la baie devenue tout noire; un second éclair crépita en même temps qu'un coup vif de la foudre. Des grondements sinistres sortaient des profondeurs du fleuve devenu houleux sous les coups de vent furieux qui l'assaillaient. Un troisième coup de tonnerre ébranla formidablement l'atmosphère; ce fut comme le signal de la ruée des éléments. Les bois des collines environnantes semblèrent s'écraser sous la rafale; l'eau de la baie poudrait comme, l'hiver, la neige dans une plaine. Bientôt on ne put voir quoi que ce fut sur les rives.

Dans la petite embarcation tout le monde frissonnait. Madame Davis était à demi morte de frayeur et Blanche, qui se tenait près de Paul, au gouvernail, se serrait avec terreur contre l'instituteur. Celui-ci tout en cherchant à manœuvrer l'embarcation dans la direction du vent, encourageait de son mieux ses compagnons atterrés. Bientôt, une épouvantable clameur remplît l'espace. Les vagues du fleuve arrivaient derrière l'embarcation en montagnes énormes prêtes à s'engouffrer dans les gorges du Saguenay. Paul ne put s'empêcher de jeter un cri d'effroi... et les clameurs de ses cris horrifiés se perdirent dans un grand bruit d'eau. Tous fermèrent les yeux et se recommandèrent à Dieu.

La minute tragique sembla durer un siècle; la petite chaloupe, soulevée comme une coquille par une vague monstrueuse, fit trois ou quatre bonds terribles descendant dans des gouffres pour remonter au sommet de montagnes d'eau; puis, un craquement sec se fit entendre... l'embarcation et ses occupants avaient été brutalement déposés sur la pointe des rochers qui séparent la baie Sainte-Catherine de l'embouchure du Saguenay. On se compta... Personne n'était blessé... Mais un grand cri retentit:

"Blanche !..."

Et Madame Davis s'affaissa sur le rocher humide.

XII

...Un autre cri, sauvage, passionné, suivit celui de la mère éplorée: "Blanche !..."

Et l'on vit l'instituteur piquer une tête dans le fleuve courroussé. Une énorme vague passait au bout de la pointe emportant sur sa crête la jeune fille... Il se passa une minute qui fut une éternité pour les spectateurs de la scène tragique. La vague repoussa au

loin le jeune homme et la jeune fille; puis, en s'affaisant, elle produisit un remou; et les flots vinrent déferler sur le rocher où ils déposèrent l'instituteur qui portait dans ses bras la malheureuse qu'il coucha, évanouie, sur le rocher, à côté de sa mère...

Toute cette scène n'avait duré que l'espace d'une minute....

Les colères du Saint-Laurent ne durèrent pas; la tempête s'apaisa; les vagues, comme satisfaites de leur mauvais coup, diminuèrent de violence. Bientôt un soleil pâle, comme lavé, perça un nuage; le ciel s'épura peu à peu et nulle trace ne resta de l'ouragan que sur les rochers de la Pointe-aux-Bouleaux.

Quelques instants après on vit une embarcation se détacher des grèves de Tadoussac. Les habitants du village, inquiets sur le sort des malheureux excursionnistes, envoyaient à leur recherche. On n'eut pas de misère à les retrouver grâce aux signaux que leur fit Paul Duval.

Une heure après, on rentra dans le village. Peu à peu Madame Davis et sa fille avaient repris connaissance mais toutes deux restaient dans un état de demi-inconscience assez inquiétant.

XIII

Cependant, aux Bergeronnes, chez le père Duval et chez le menuisier Thérien, on languissait de voir Paul et l'on se demandait ce qu'il pouvait bien faire; quant à Jeanne, elle était atterrée. Son fiancé était donc fâché contre elle qu'il ne venait plus la voir? Que lui avait-elle fait? Ne s'était-elle pas toujours montrée gentille envers lui?...

Paul n'avait même pas voulu profiter des vacances de l'été pour venir aux Bergeronnes; il avait écrit qu'il lui fallait rester à Tadoussac où il avait des engagements pour des classes privées. Il avait fait savoir à Jeanne que ces classes lui rapportaient beaucoup d'argent. C'était les dernières nouvelles que Jeanne Thérien avait reçues de Paul Duval; mais elle attendait toujours: "Il viendra dimanche", se disait-elle, chaque semaine...

Mais le dimanche passait et Paul n'était pas venu.

Un lundi, la mère Duval, qui était une femme énergique et aux prompts décisions, n'y tint plus. Puisque Paul ne venait pas, elle irait le voir elle-même, à Tadoussac: "S'il était malade, se disait-elle, le pauvre enfant !..."

Le lendemain matin, en effet, la mère Duval prenait le postillon et, à midi, arrivait chez la mère Thibault.

C'était au lendemain de la catastrophe de la Pointe-aux-Bouleaux. Dans le village tout le monde parlait de l'accident.

Madame Thibault eut garde de n'en pas dire un mot à la mère de son pensionnaire; elle lui raconta la tragédie jusques dans ses plus infimes détails; elle inventa même une bonne partie pour faire croire qu'elle

en savait beaucoup plus que les autres. Au commencement du récit, la mère Duval était légitimement sous l'impression qu'il y avait plusieurs morts; mais l'hotellière fut forcée à la fin de conclure dans la vérité: pas de morts, ni de blessés, une malade seulement... mais bien basse, à la dernière extrémité.

—Pensez donc, Madame Duval, si c'est pas triste; du si bon monde !...

—Mais Paul, demanda Madame Duval, il n'est pas malade? Où est-il?

—Non, il n'est pas malade. Mais vous pouvez vous imaginer s'il est "énervé". Je suis sûre qu'il en tenait un peu à la petite Davis; c'est une jeune fille si très bien... et pas fière pour un sou; une personne "d'adon en plein", que je vous dis. Ils vont bien ensemble, je vous assure, elle et Monsieur Paul; aussi, depuis quelque temps, ils ne se laissent pas de loin, allez ! Tenez, je suis sûr qu'il est allé chercher de ses nouvelles... vous comprenez si ça l'occupe. Il est parti tantôt et il a pris du côté de la Villa... Aussi, les Davis lui doivent une fière chandelle à Monsieur Paul... Sans lui, vous comprenez, c'en était fait: plus de manzelle Davis. Voilà du beau courage, Ma'me Duval, et vous pouvez être fière de votre garçon, allez !...

La mère Duval, maintenant rassurée sur le sort de son fils, n'en demeurait pas moins soucieuse. Certaines paroles de la mère Thibault lui revenaient à l'esprit; elle avait peur de comprendre dans ces relations que lui exprimait l'hotellière entre son fils et cette jeune fillé, une explication du silence et de l'absence de Paul.

—Mais, ce n'est là, en somme, qu'une amulette," se dit en conclusion la mère de Paul.

Pour le moment, elle n'avait qu'à s'estimer heureuse que son fils fut sorti vivant de la terrible aventure de la veille.

Paul arriva, quelques instants après, et courut embrasser sa mère. Mais il resta visiblement embarrassé... Il avait maintenant conscience de ses torts envers les siens qu'il avait oubliés... envers Jeanne que la présence de sa mère lui rappelait tout à coup douloureusement... Jeanne !... Ah ! comme il oubliait vite; comme elle lui semblait loin maintenant dans son souvenir, la douce petite fiancée des Bergeronnes et comme elle tenait plus maintenant dans sa vie la pâle malade qu'il venait justement d'entrevoir étendue dans un lit de fleurs. Il n'avait pas osé pénétrer dans la chambre et avait simplement demandé des nouvelles. On lui avait dit que tout allait bien et que dans quelques jours la malade pourrait se lever; le médecin avait déclaré qu'il ne s'agissait que d'un choc nerveux. Et Paul était parti heureux.

Et maintenant, sa mère était là devant lui et il pensait encore à la chère malade... sa mère qu'il avait oubliée comme les autres, comme Jeanne dont le souvenir flottait subitement devant ses yeux encore pleins de la vision du lit de fleurs ou reposait Blanche...
Sa mère !... Jeanne !...

C'est si horrible de ne plus se sentir protégé par rien, comme cela, tout-à-coup et brusquement de sentir s'envoler comme un voile dans une bourrasque la chère protection qui ne nous avait jamais fait défaut depuis le berceau: sa mère ! Non, c'est trop tôt; sa mère, à lui, ne serait pas parmi les belles illusions qui s'en vont avec les vieilles lunes; il réalisait qu'il avait encore sa mère; il aurait encore recours à elle dans son embarras... Et Jeanne ? Elle vivait encore dans son souvenir; elle pensait encore à lui et il le devinait dans les grands yeux pleins de détresse de sa mère; Jeanne n'était donc pas morte pour lui... et les amours jurés près des vieux temples de nos campagnes, le soir, sous les étoiles, ne meurent pas...

Paul et sa mère causèrent longtemps comme deux bons amis qui se retrouvent.

On parla de tout; des travaux à la ferme, des foins qui achevaient et qui avaient bien réussi grâce au beau temps, des récoltes qui s'annonçaient bien, du jardinage qui avait un peu souffert de la sécheresse excepté les choux qui avaient belle apparence. Les bestiaux ne furent pas oubliés; le père avait acheté au printemps deux bonnes vaches laitières qui donnaient beaucoup... La mère Duval s'étendit longtemps sur les qualités supérieures d'un superbe cop qui avait remplacé le tyran des anciens jours, le pillard du potager qui avait fini comme il le méritait: en ragoût... Puis on parla des Gendron, des Mercier, qui en voulaient toujours un peu à la terre du père...

Quant à lui, Paul, il était en bonne santé et il ne fallait pas s'alarmer sur son sort; il avait beaucoup à faire; il voulait de l'avancement, toujours de l'avancement et, pour cela, oui, c'était vrai !... il avait pris des classes privées... Non, vraiment, il n'y avait pas lieu de s'alarmer à son sujet... dès qu'il pourrait disposer d'une journée, il irait aux Bergeronnes...

—Et cette Blanche Davis ?...

Paul lisait cette interrogation dans les yeux de sa mère qui n'osait pas l'interroger sur ce sujet.

—Eh ! bien, vrai, il la connaissait cette jeune fille et elle ne lui était pas indifférente; mais il n'y avait là qu'une amitié de passage. On passait le temps tout simplement; au reste, la famille Davis partait dans un mois pour retourner à Montréal...

Bref ! l'horloge sonnait trois heures—l'heure du départ du postillon pour les Bergeronnes et les Escoumains—quand la mère Duval rassérénée, joyeuse, prit congé de son fils en l'embrassant tendrement.

—Tu n'aurais pas un baiser pour Jeanne? fit-elle.

Paul rougit et, après une minute d'hésitation:

—Oui, embrassez Jeanne, dit-il.

La brave femme s'éloigna, juchée sur le siège unique du "cabarouet" du postillon; sur la route, elle se retourna souvent pour voir son fils encore un peu avant que la voiture ne disparaisse dans les arbres.

Elle était contente, la mère Duval; elle n'avait que de bonnes choses à rapporter aux Bergeronnes.

(à suivre) JEAN SAINTE-FOY



AQUARELLES



*Par un dernier couchant d'automne
J'ai voulu revoir la Villa
Et le bosquet qui l'environne
Et les canons qui dorment là.*

*Le soleil dorait la toiture
Du vieux manoir qui s'est fermé
Et les bouleaux dont la stature
Hante le parc inanimé.*

*Plus de propos clairs et sonores
Sous la fraîcheur des vérandas.
Plus de nids sous les sycomores
Ni de fleurs dans les résédas.*

*Mais sur l'étang dont l'eau déborde
Les saules inclinaient leurs fronts
Dont le noroît, pinceur de cordes,
Berce encore les ennuis profonds.*

*Par les transversales allées
Que bordent les beaux cailloux blancs
Processionnent, désolées,
Les feuilles des bouleaux tremblants.*

*Elles recouvrent la terrasse
D'un mélancolique tapis
Dont s'enveloppe la culasse
Des anciens canons assoupis.*

*De la lisière du bocage
Qui surmonte le cap bautain,
J'ai savouré le paysage
Qu'encadre l'horizon lointain.*

*Le long des grèves délaissées
La "pêche" dort sur les galets
Et les chaloupes balancées
Rêvent de leurs derniers ballets.*

*Dans le gazon des terres fermes
Des chevaux gris font du labour
Et le couchant rougit les fermes
Dont les chemins vont vers le bourg.*

*Soudain, voici que sous les brises
S'ouvrent les ailes d'un voilier
Qui longe les battures grises
De Saint-Michel à Saint-Valier.*

*Mais le scène bientôt s'efface
Dans la brunante qui descend,
Et la lune bleuit l'espace
De son minois incandescent...*

ALPHONSE DESILETS

St-Jean d'Orléans, le 7 novembre 1917.



LE MESSENGER



Mr Algernon Ashford est assis dans le cabinet de travail de sa maison de Golders' Green et écrit une lettre au "Times".

Tous les matins il s'installe ainsi devant son vaste bureau de chêne, et s'immobilise en de longues méditations, préparant les épîtres solennelles qu'il envoie périodiquement au "Times", au "Daily Telegraph" ou au "Morning Post".

Il écrit lentement, le sourcil froncé : "... Devant toutes ces catastrophes la même pensée vient à tous les hommes de bon sens : Cela en vaut-il la peine ? Toutes ces vies sacrifiées amèneront-elles au moins quelque progrès réel, quelque résultat pratique, un essor nouveau de l'industrie et du commerce ? A cette question tous les hommes de bon sens répondront : "Non !".

M. Algernon Ashford s'arrête là et relit son dernier paragraphe, satisfait. Il pourrait se souvenir d'avoir envoyé au "Morning Post"—il y a une vingtaine d'années—une protestation du même genre contre les premiers "vélocipèdes", ces "machines indécentes et grotesques"; et voici dix ans à peine qu'il envoyait au "Daily Telegraph" une autre protestation contre les automobiles. Il se sert de taxis automobiles plusieurs fois par semaine, maintenant, et il projette de donner une bicyclette à sa fille Betty pour son quatorzième anniversaire; mais que la même accoutumance puisse jamais se produire pour l'aviation—l'idée est ridicule !

Son regard sort un instant par la fenêtre qui donne sur le jardin; le soleil joue sur les plates-bandes multicolores; au milieu de la pelouse Betty est assise de travers dans un fauteuil de toile, un livre sur les genoux, balançant ses longues jambes grêles de fillettes; elle appuie au dossier sa tête aux cheveux raides, couleur de froment, et lève les yeux vers l'air ensoleillé où virent des mouches éperdues. M. Algernon Ashford contemple quelques minutes ce spectacle charmant, et en est tout attendri.

Tant de paix champêtre à un quart d'heure à peine de Londres!

"... Non ! le vol ne sera jamais qu'un tour de force inutile et dangereux, un jeu de fous..."

* * *

Dans le jardin Betty rêve... Lorsqu'elle est seule elle lit ou elle rêve; et elle est souvent seule. Sa mère est morte, il y a déjà longtemps; morte d'avoir quotidiennement entendu M. Algernon Ashford discourir sur le monde et la vie... De sorte que Betty passe de longues heures dans le jardin, quand il fait beau, un

livre ouvert entre les mains. Elle en suit avidement les péripéties touchantes, la course romanesque d'amours pures et distinguées. Et elle rêve...

Il y a souvent un héros dans son rêve; il est loyal, chaste et tendre. Ce n'est certes pas le mauvais sujet des romans, ni l'étranger à moustache noire qui incarne le vice et la débauche ! Non: c'est un anglo-saxon splendide: il a six pieds de taille—pas un pouce de moins—un menton carré et des yeux de Galahad. Devant sa juste indignation l'on voit trembler et fuir les continentaux pervers qui avaient osé jeter les yeux sur l'héroïne !

* * *

Quelque part dans le jardin il doit y avoir un frelon, car on l'entend bourdonner. Betty le cherche en vain des yeux, puis renverse de nouveau la tête sur le fauteuil, et voici que tout à coup elle reste figée, les yeux grands ouverts, la bouche entr'ouverte aussi, formant un "oh !" qui oublie de s'échapper... A mille mètres en plein ciel, presque au dessus d'elle, un aéroplane passe. Elle sait que c'est un aéroplane, bien qu'elle n'en ait jamais vu. Cela ressemble à une colombe aux ailes blanches étendues, toute petite dans le bleu du ciel, et qu'on devine pourtant très grande.

Betty s'émerveille; mais ce n'est qu'au bout de quelques instants qu'elle songe à ceci, qu'elle avait oublié: c'est un homme qui est là-haut ! Un homme... l'idée lui donne le vertige; non pas le vertige qui fait peur, mais un vertige glorieux et doux d'adoration. Que voit-il de là-haut ce grand frère des alouettes ? A quoi songe-t-il, ce demi-dieu qui a reçu le ciel pour sa part d'héritage, et navigue l'air ensoleillé, chevauchant loin du sol l'immense colombe ?

* * *

Le soir tombe. Le ciel couleur de saphir est devenu couleur de turquoise. Tout à l'heure des petits garçons ont passé en courant dans la rue, criant les dernières nouvelles des journaux du soir :

"...Un aviateur français vole au-dessus de Hampstead et Golders' Green..."

Dans son cabinet de travail, M. Algernon Ashford écrit d'abondance, une rougeur d'indignation aux joues.

"...Le péril est imminent, car l'imprudence des aviateurs adules par une presse servile, s'accroît d'heure en heure. Aujourd'hui même, un homme—ce nous est une satisfaction de savoir que ce n'est pas un anglais—a été assez fou et assez coupable pour passer au-dessus de ces quartiers paisibles, menaçant nos

vies, celle de nos enfants, nos maisons, nos jardins ! Qu'attend-on pour intervenir?..

...Betty a oublié de ramasser le livre tombé sur la pelouse; elle a repris le rêve interrompu; mais voici qu'il y a maintenant quelque chose de changé dans ce rêve. Le héros qui est en route ne se présentera plus monté sur un cheval fougeux, mais bien sur un monoplan aux vastes ailes. Elle n'exige plus aussi

impérieusement qu'il soit conforme à son idéal d'autrefois que, tel qu'il sera, il descendra du ciel, et qu'il ne faut pas trouver à redire aux messagers divins. Il est auréolé de gloire, et beau de la beauté de ceux qui ne sont plus esclaves de la terre. Et —miracles—c'est un Français.

LOUIS HÉMON.

Au 6 octobre.

QUEBEC

—Mort de M. l'abbé Irénée Lecours, procureur au Collège de Lévis. M. l'abbé Lecours était né à

Lévis le 28 novembre 1862. Il fit ses études au Collège de sa ville natale, auquel il voua sa vie entière. Ordonné prêtre à Québec le 4 juin 1887 par S. E. le Cardinal Taschereau, il fut successivement professeur, directeur des élèves, supérieur et procureur à son Alma Mater.

—Mort de M. l'abbé Adélard Gagnon, ancien curé à Saint-Severin de Beauce. M. l'abbé Gagnon était né à Lotbinière le 29 avril 1864. Il fut ordonné à Québec le 31 mai 1890 par S. E. le Cardinal Taschereau.

—M. Georges Tremblay, du Département de l'Instruction Publique, est nommé assistant-inspecteur général des écoles catholiques de la province de Québec. L'inspecteur-général est M. C.-J. Magnan.

—Lu à l'Événement, de vendredi 4 octobre :

“Un superbe et très précieux don vient d'être fait à la Bibliothèque de la Législature par la famille Boucher de la Bruère, qui a fait cadeau à la province du drapeau du 1er Bataillon de Québec qui prit part à la campagne de 1812, en particulier à la bataille de Chateauguay. Ce drapeau avait été remis, quelque temps après la campagne, aux hauts officiers de ce bataillon, les colonels de La Bruère, Taschereau, Gagy et d'Estimauville, et depuis il avait toujours été conservé dans la famille Boucher de La Bruère dont le colonel en 1812 était le père de feu le surintendant du Conseil de l'Instruction Publique.

“Grâce au travail et aux connaissances de M. Mayrand, conservateur de la Bibliothèque, on fera une magnifique installation de ce précieux drapeau ainsi que de plusieurs gravures et portraits qui ont trait aux héros de cette campagne.”

CANADA

—M. l'abbé O'Brien, qui est allé en Europe avec le premier contingent, et le R. P. Olivier, O. P., aumônier militaire au camp de Rockcliffe, sont nommés aumôniers pour le corps sibérien.

—Les déserteurs d'un pays à l'autre sont sur le

LES FAITS DE LA SEMAINE

point de voir expirer leurs beaux jours! On négocie de Washington à Ottawa et réciproquement en vue de rattraper les sujets américains et canadiens qui ont pu filtrer à travers la frontière et éviter de la sorte l'enrôlement dans leur pays respectif. Une convention pareille avec les pays étrangers n'attend plus pour prendre effet que l'assentiment de la France.

—Grève des manutentiers de fret du Pacifique Canadien dans plusieurs villes de l'Ouest, à commencer par Winnipeg. Le conflit paraît, heureusement, devoir rester local.

—Réquisition par le gouvernement fédéral de la production du beurre de-crémier, du 30 septembre au 9 novembre inclusivement, les prix de vente sont fixés et l'approvisionnement permis est de deux livres par mois par personne. Motif de cette mesure: le ravitaillement de nos vaillants alliés d'Europe, notamment de l'Angleterre, où l'approvisionnement individuel était réduit à une bagatelle.

—Un groupe d'une trentaine des principaux éditeurs du pays vont protester à Ottawa contre la décision portant à \$69 le prix de la tonne de papier à journal...

—Nomination du général Logie à la Cour Suprême de l'Ontario. Le général Logie, qui s'est trouvé réunir à la toge l'épée, avait succédé à Toronto à notre compatriote canadien-français le général Lessard.

—Mort de M. le docteur G. A. Turcotte, ancien député de Nicolet à la Chambre des Communes à Ottawa. Il était le fils de feu l'honorable Edouard Turcotte, ancien président de la Chambre et ministre sous l'Union, et le frère de feu l'honorable Arthur Turcotte, ancien procureur général et premier ministre intérimaire de la province de Québec.

—Fondation du journal *le Matin*, à Montréal. Rédacteur en chef : M. Gilbert Larue. Fondateur et directeur du nouveau quotidien, qui paraîtra sous peu: M. le docteur Gaston Maillet, directeur de l'*Autorité*. M. Maillet est un des plus actifs partisans d'un ministère de l'Instruction Publique. Il s'est prononcé tout récemment, dans son journal *l'Autorité*, en faveur d'écoles dites nationales, c'est-à-dire publiques et neutres, sous le contrôle du pouvoir fédéral, qui centraliserait l'éducation...

—Mort de M. le docteur Romulus Falardeau, chirurgien attaché à l'Hôtel-Dieu et médecin en chef à l'Hôpital Sainte-Justine de Montréal.

ETATS-UNIS

—Après cinq jours de débat, pendant lesquels on tient des conférences et d'incessants pourparlers, le Sénat américain rejette, par un vote de 54 contre 30, une proposition, en faveur du vote des femmes, demandé comme mesure de guerre par le président Wilson. Pareille proposition a été acceptée par la Chambre des représentants, en janvier 1918. Un avenir prochain dira si le Sénat de la république voisine va maintenir son sage refus...

—Les Alliés ont non seulement l'unité de commandement militaire, mais la belle réalité d'une concentration de leurs forces économiques, appliquant les mêmes principes aux matières premières, aux produits manufacturés, au transport, à la finance, aux vivres, ainsi qu'aux relations commerciales d'importation et d'exportation. Il y a, dans ce but, cinq conseils inter-alliés, dits conseils de la guerre, des transports, des munitions, des vivres et des finances. La brillante série de victoires militaires inaugurée le 18 juillet est un fruit de l'unité de commandement. Il n'y a pas de raison pour que, dans l'ordre économique, les mêmes causes ne produisent les mêmes résultats sauveurs et... durables.

—Dans un discours à San-Francisco, M. James Gerard, l'ancien ambassadeur américain à Berlin, exprime l'opinion que la révolution qui éclatera en Allemagne après la guerre éclipsera tout ce qui s'est vu à la Révolution française, et sera due aux soldats rentrés du front, "à peine sortis d'un véritable état de sauvagerie."

—Autre prêt de \$9,000,000 à la Belgique, laquelle se trouve débitrice envers les Etats-Unis pour une somme de \$166,000,000. Jolie note à ajouter à celle, globale, qu'il faut que les Allemands paient !

—Autre record dans la construction maritime : dans les 12 mois finissant le 1er octobre, les Etats-Unis ont fabriqué 70 pc. de la plus grande production mondiale d'avant la guerre ?

—Haro sur les espions ! Frantz Rintelen ira purger trois ans de pénitencier à Atlanta, et Charles W. Banning, un multimillionnaire naturalisé américain —une farce !—est arrêté, sous l'accusation d'avoir commandé une bande d'espions dans l'Ouest,—avec pas mal de fretin plus menu !

—Expiration, le 3 octobre, de la Convention commerciale avec la Suisse.

—Arrivée à Washington de sir Eric Gedder, premier lord de l'Amirauté britannique, et d'une suite importante.

ANGLETERRE

—Déclarations de M. Balfour, secrétaire aux Affaires étrangères, à propos du fameux projet, plein de périls, d'une ligue des nations.

Le tort fait aux petites nationalités doit être réparé, dit-il, au Guild Hall, et les territoires occupés par l'Allemagne depuis le début de la guerre doivent être complètement libérés avant qu'une ligue des nations soit possible et que la paix soit rendue au monde."

M. Balfour, cependant, a déclaré qu'il adhérerait au discours du président Wilson en date du 27 septembre et au projet Wilsonien, d'une ligue des nations pour prévenir les guerres. Et M. Balfour de préciser :

Je le répète, la victoire est absolument nécessaire pour cette ligue. L'Allemagne n'en pourra devenir membre que quand la paix générale aura réglé la situation internationale. Cette paix viendra non pas quand l'Allemagne changera sa profession de foi, mais quand elle verra ses rêves de domination mondiale disparaître de ses yeux. Elle sera encore prospère, riche, sans doute, mais non plus le tyran qui peut contraindre les peuples à la servir dans la poursuite de ses ambitions."

Car il ne faut pas que, faute de sage prévision politique, cette fameuse société soit, comme dit M. Charles Maurras, celle de la gazelle et du lion !..

FRANCE

—Les Allemands, dans leurs retraites, ruinent et dévastent tout. Une de leurs dernières victimes est Lens, avec la région minière avoisinante. Aussi le gouvernement français a-t-il averti solennellement l'Allemagne et ses alliés qu'il punira d'une manière inexorable les dévastations germaniques.

—Les gouvernements alliés reconnaissent la qualité de belligérants réguliers aux Arabes qui coopèrent avec l'armée anglo-française contre les Turcs, en Asie-Mineure.

Félicitations reconnaissantes du Conseil municipal de Paris aux généraux et aux soldats alliés, "qui ont toujours été victorieux depuis quelques mois."

—La Belgique martyre et l'Alsace nostalgique entrevoient clairement l'aube de leur délivrance. L'évacuation du pays belge n'est plus semble-t-il, qu'une question de jours, et l'on rapporte que les autorités militaires allemandes, sentant venir le pas irrésistible du troupiér franco-américain, ont donné à la population civile l'ordre d'évacuer l'Alsace...

—Congrès national du parti socialiste à Paris. Ses adeptes, qu'on a vus propager le cafard défaitiste et protéger les espions et les embochés, continuent à distribuer leurs conseils aux gouvernements chargés de faire la guerre. Dans une résolution à l'adresse du président Wilson, ils conviennent que l'ennemi devra donner des garanties, diplomatiques et militaires, mais ils prient qu'on ne rejette point ses propositions sans les discuter...

CHEZ NOS ENNEMIS

—Très gros événements : l'Allemagne à son tour demande quartier ! Mais ajoutons qu'elle y met des formes et des conditions...

Par l'entremise du nouveau chancelier, le Prince Maximilien de Bade, le kaiser s'est adressé, dans une note, au président Wilson, auquel il demande "*de prendre en mains la restauration de la paix*", de communiquer la requête germanique à tous les Etats belligérants et de les inviter à envoyer des plénipotentiaires pour l'ouverture de négociations de paix. L'Allemagne accepte le programme énoncé par le président Wilson dans son message au Congrès le 8 janvier (le message des 14 fameuses propositions) et dans ses déclarations subséquentes, notamment son discours du 27 septembre, analysé par nous brièvement dans notre dernière chronique. L'Allemagne accepte ce programme comme base de négociations de paix. Et puis,—procédant à l'exemple de la Bulgarie,—elle demande la conclusion immédiate d'une armistice sur terre, sur mer et dans les airs...

Au même instant, le kaiser a adressé une proclamation à l'armée et à la flotte, où il déclare, entre autres choses, et se vante que les troupes allemandes se battent encore *sur le sol étranger*". Puis, faisant allusion à la chute du front de Macédoine, il affirme : "*D'accord avec nos alliés, j'ai résolu d'offrir une fois de plus la paix à l'ennemi, mais je ne tendrai la main que pour une paix honorable.*" Ces détails sont à retenir, ils sont caractéristiques. Autre détail: au moment où l'Allemagne allait demander la paix, les troupes allemandes, perdant pied et voyant la victoire s'enfuir, achevaient de ruiner Lens et maniaient avec tant de brutalité le fer et l'incendie, que le gouvernement français a dû adresser à l'ennemi l'avertissement rapporté plus haut.

L'Autriche-Hongrie et la Turquie imitent l'Allemagne. Dans sa note, l'Autriche commence par dire qu'elle n'a fait qu'une guerre défensive. Elle aussi se réfère aux déclarations wilsoniennes en date du 8 janvier, du 12 février et du 27 septembre 1918. C'est la Suède qui a servi d'intermédiaire. La note autrichienne a été remise au secrétaire Lansing ce matin, 7 octobre, à 10 heures. La note allemande a été remise aujourd'hui également, par l'intermédiaire de la Suisse.

—Mais pour comprendre toute la portée du geste allemand, il faut voir quels faits l'ont accompagné en Germanie.

Tous les ministres et tous les secrétaires d'Etat de l'Empire, notamment von Hertling, le chancelier,—décoré de l'Aigle noir à son départ,—von Hintze, le secrétaire aux Affaires étrangères, von Payer, le vice-chancelier, ont commencé par démissionner. C'est que 1o la demande de paix était préméditée depuis déjà quelque temps; et 2o on s'est arrangé pour la faire coïncider—question de tactique intérieure—avec un certain remue-ménage. En effet, en vertu d'un dé-

cret impérial du 30 septembre, l'Allemagne essaierait à son tour de la démocratie parlementaire. Et le successeur de von Hertling, le Prince Maximilien de Bade—héritier du trône du grand-duché, pendant des années chef du groupe Delbruck dit des modérés allemands, et reconnu, dit-on, pour ses tendances démocratiques,—a reçu la tâche d'inaugurer le nouveau régime.

Ces détails donnés, parlons maintenant du discours très important par lequel le Prince chancelier a défini le 5 au Reichstag sa politique. Ce discours est en partie double : il traite à la fois du changement de régime et de la paix.

Comme déclaration ministérielle, le discours du Prince Max est plutôt une nouveauté, dans le plan de la nouvelle méthode de gouvernement introduite. Mais qu'on ne croie pas que voilà l'Allemagne nantie du régime parlementaire au sens absolu reconnu ailleurs. La constitution des partis au Reichstag et les relations réciproques des gouvernements fédérés auraient besoin pour cela d'être profondément modifiés. Il faudrait changer la Constitution. Et le prince Max assure qu'on va s'y mettre promptement, du moins en ce qui a trait au droit de vote. C'est pourquoi, dans son discours, il fait appel au peuple, à la concorde, à la bonne volonté, et demande qu'on mette une sourdine à cette heure décisive pour l'Allemagne, à l'esprit de parti.

Quant à la paix, le Prince accepte la réponse de l'"ancien" gouvernement impérial à la note de Sa Sainteté Benoît XV en date du 1er août 1917, et il adhère sans condition à la résolution de paix du Reichstag en date du 19 juillet précédent. Il se prononce successivement en faveur :

d'une ligue générale des nations.

de la complète "*réhabilitation*" de la Belgique, particulièrement de son indépendance et de son intégrité territoriale; (on tâchera de s'entendre sur la question de l'"*indemnité*");

de la conclusion d'une paix générale, sans que les traités de paix déjà conclus soient un obstacle ;

de la formation immédiate de corps représentatifs populaires dans les provinces baltiques, en Lithuanie et en Pologne, tous ces territoires "*devant régler leurs constitutions et leurs relations avec les peuples voisins sans intervention extérieure*";

d'une paix juste, "*sans égard au point où en est la guerre*", à la carte de guerre, si nous comprenons bien.

Et le nouveau chancelier de se vanter, à son tour, que "*la frontière est intacte*", après quoi il déclare que la note au président Wilson a été, la nuit précédente, envoyée par lui-même, "*appuyé du consentement de tous nos Alliés, agissant de concert avec nous*".

En Autriche aussi, on s'est activement préparé à la démarche qui vient d'avoir lieu.

A la réunion du Reichsrath, mardi 1er octobre, la question est revenue sur le tapis. Les socialistes ont réclamé la paix aux conditions suivantes :

Création d'une ligue des nations; pas de guerre économique; pas d'annexions; restauration de la Serbie, du Monténégro et de la Belgique; révision des traités de Bucarest et de Brest-Litovsk; solution des problèmes orientaux d'après le principe du droit des nationalités; règlement de la question polonaise par les Polonais eux-mêmes; l'autonomie pour chacune des nations de l'Autriche-Hongrie.

M. Stanek, député tchèque, a créé une sensation en s'attaquant avec violence à l'Allemagne en pleine Chambre. De nouveau il a affirmé la solidarité des Yougo-Slaves, des Polonais et des Tchèques, et déclaré que le seul moyen d'obtenir la paix était d'accepter les quatorze propositions du président Wilson.

La séance s'est terminée par la présentation d'une motion sollicitant un congrès de paix international pour régler la question polonaise et les autres problèmes internationaux.

Dans une occasion précédente, M. Neumann, député libéral a déposé à la Chambre basse une résolution autorisant le président de la Chambre à transmettre aux parlements des pays belligérants et neutres l'invitation aux présidents et aux vice-présidents de se réunir pour un échange de vues touchant la paix. Le premier ministre hongrois Wekerlé, les comtes Tisza et Andrássy, anciens premiers ministres, et le comte Apponyi, ministre de l'Instruction Publique en Hongrie étaient aussi arrivés à Vienne pour travailler à la paix. D'autre part, on annonce que l'Autriche avait demandé à la Hollande d'inviter les belligérants à des négociations de paix.

—Quant à la Bulgarie, elle est hors de la guerre depuis le 30 septembre à midi. Les Alliés sont autorisés à se servir des moyens de transport du pays, et se sont fait livrer tous les navires bulgares, ainsi que le contrôle du Danube. Les armes et les munitions seront emmagasinées sous leur garde, et ils auront droit d'occuper tous les points stratégiques importants.

Le gouvernement bulgare avait adressé aux Etats-Unis un message sollicitant leurs bons offices pour obtenir un armistice. Ce message a été communiqué et rendu public à Washington après la signature de l'armistice.

Le vainqueur des Bulgares, Franchet d'Espèrey acclamé à Salonique, se déclare prêt à se retourner contre Constantinople, en vue de rejeter une bonne fois les Turcs en Asie.

Dernier épisode : Ferdinand de Bulgarie abdicque et s'en va à Budapest. Il laisse la couronne à son fils le prince Boris, qui règnera sous le nom de Boris III.

—Démission du ministre de l'Intérieur à Constantinople.

—Pour compléter les notes données plus haut touchant la situation politique en Allemagne, il faut ajouter qu'Adolph Groeber, chef des centristes au Reichstag, et Philip Scheidemann, vice-président de cette Chambre et chef des socialistes démocrates ont été nommés secrétaires d'Etat sans portefeuille. Le

Prince Max cumulera les fonctions de président du conseil des ministres, de ministre d'Etat, de ministre des Affaires étrangères et de chancelier impérial.

RUSSIE

—Les nouvelles d'Allemagne et d'Autriche ont éclipsé presque totalement cette semaine, celles du malheureux pays moscovite.

On rapporte un autre attentat contre Trotzky, le ministre de la Guerre bolchévik, qui aurait été atteint à l'épaule par une balle de fusil, à Briansh. Arrestation de l'assaillant et perspective d'une recrudescence de terreur.

L'*Izvestia*, l'organe du régime, annonce l'arrestation d'un certain nombre de personnes, accusées, dit-il, d'espionnage au compte de l'ancien consul américain à Moscou, M. Poole. Au nombre des inculpés, toujours d'après la même feuille, se trouverait un nommé Kolmatianoff, un citoyen américain naturalisé et chef de l'espionnage américain en Russie...

—Assassinat d'Alexandre Guchkoff, ancien ministre de la Guerre et chef du parti octobriste pendant la Révolution de 1905, par de prétendus voleurs.

—Autre assassinat : celui du chef de la police secrète allemande à Varsovie, en Pologne. L'assassin est inconnu.

AILLEURS

—On annonce maintenant que le gouvernement serbe va se rétablir simplement à Uskub, l'ancienne capitale de la Serbie.

—Pratiquement, l'Allemagne envoie promener l'Espagne avec ses protestations. Elle consent à remplacer les navires espagnols coulés par ses sous-marins par des navires allemands internés dans les ports d'Espagne, mais pour la durée de la guerre, seulement, et elle attend une indemnité pour ces vaisseaux. De plus, son offre ne s'applique qu'aux navires qui ont été coulés en dehors de la zone dangereuse établie par elle, zone dans laquelle elle se réserve le droit de couler les navires sans accorder de compensation.

Et l'Allemagne ajoute d'exemple aux paroles, en torpillant le *Francoli* !

La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale, au temps de l'affliction; mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des sciences extérieures.

PASCAL

* * *

Qui se connaît se méprise, et qui se méprise est libre, car il est affranchi de l'opinion. Le plus pesant joug est celui que l'orgueil nous impose.

LAMENNAIS



L'ÉPICERIE GARCEAU



LES âmes populaires ont une saveur incomparable. Elles constituent, dans leur collectivité, cette plèbe trop inconnue, curieuse et intéressante à observer, si fertile en aspects pittoresques. A vivre avec elles et à les pénétrer, on y découvre des richesses profondes, on en goûte l'excellence, on y trouve la vérité et la vie.

Elles sont la base de nos petites villes. Vivant dans la crainte du Seigneur, elles emplissent la nef des églises et des chapelles. Charitables, elles soutiennent l'hospice et l'hôpital. Ferventes d'instruction, elles ont l'orgueil des écoles, des collèges et des couvents. Leur intelligence s'agite autour de la foire abondante, au comptoir prospère des boutiques, dans le menu commerce. Leur génie, inapte aux grandes entreprises, n'atteint jamais à la somptuosité des biens; il ignore, cependant, la misère, la dépravation et le crime. Eprises de faste et de gaieté, ces âmes aiment les fanfares, les processions religieuses, les démonstrations publiques, les jeux. Au sein de traditions déjà séculaires, elles recherchent, avant tout, la paix dans la médiocre aisance et dans un progrès matériel qui s'élabore lentement. Lorsque les glas sonnent pour elles dans la tour de la cathédrale, elles s'envolent de l'humble demeure avec les regrets de cette terre qui les a comblées, vers la félicité plus large du ciel qui les attend.

St-Hyacinthe est bâtie dans un nid de grands arbres, sur les rives de l'Yamaska. Bornée au nord-est par la villa ombragée du Séminaire et, au sud-ouest, par l'Aqueduc et l'Industrie Laitière, elle s'étend en profondeur sur le parcours sinueux de la rivière. Du côté nord, une mince bordure de maisonnettes, s'agglomérant au centre en un modeste village, mire dans l'eau leurs façades riantes et offre au vent de la campagne un arrière de basses-cours et de granges détachées; en amont, il y a là une douzaine de propriétés d'été. Du côté sud, le boulevard Girouard, qui traverse la haute ville en sa longueur, jalonnée de chapelles et de couvents, fait une courbe horizontale adoucie ayant pour milieu le jardin public, le kiosque, le palais de Justice et tout un quartier résidentiel et professionnel à l'ombre de la cathédrale. Il rejoint à ses extrémités les nonchalants détours coquettement construits de l'Yamaska. De l'arc concave de cette ligne partent en parallèles des rues étroites et profondes, aboutissant à un horizon de champs et coupées de rues neuves et plus larges à l'approche des confins; sur ces carrés, dont la portion occidentale constitue Bourg-Joli, une grosse moitié de la population ouvrière, dense et prolifique, est établie. A la partie convexe, se trouve un versant sillonné de petites côtes qui inclinent ensemble, sans heurt, vers la rue Cascade,

la rue des affaires, relie le boulevard à la foire, aux magasins, aux auberges, et, s'éloignant du trafic, s'en vont couvrir en réseau plane et serré la basse-ville bâtie sur une sorte de presqu'île jusqu'à sa limite de manufactures et de pauvres chaumières près des eaux rapides. A cet endroit autrefois, dans le coude élargi de la rivière campaient entre les deux ponts, sous le ciel d'été, deux îles verdoyantes; là, comme en un reste oublié de nature sauvage s'ébattaient dans les herbes hautes des générations d'écoliers en vacances qui s'y rendaient à gué, braies retroussées jusqu'aux cuisses, pour se baigner. Elles se sont désagrégées dans le double courant de l'onde qui mine les sables, et du temps qui emporte toute chose: les voix enfantines se sont tues.

Vers 1895, un vendredi de décembre, à la tombée du jour, par les deux ponts qui, aux bouts de la rue Cascade, relie la campagne à la ville, arrivaient des fermes environnantes, les voitures chargées des produits alimentaires pour la vente du lendemain au marché de l'hôtel-de-ville. Tirées par des chevaux de labour au poil roux, repus par l'hivernage commençant, elles roulaient, à travers la froide pénombre, dans les ornières de neige sale, leur précieux fardeau de dindons et de poules. A l'avant de chacune, sur le banc de bois, la silhouette emmitouffée du fermier, guides à la main, la barbe tordue de stalactites blanches, se dressait tranquille et songeuse. A mesure qu'elles débouchaient sur l'espace libre du marché, la lumière qu'épandaient sur la rue les vitrines, couvertes d'arabesques, des boutiques des marchands, les prenait, dans ses rayons blafards. Les hommes, humant, avec satisfaction, le vieux relent de la taverne amie, sentaient déjà leur sang se réchauffer, et les bêtes, fumantes et rompues, heureuses du terme de la course, repassaient dans leur tête somnolente des images de paille fraîche et de chaude obscurité d'étable. Un froid humide et pénétrant descendait du ciel sombre.

L'hôtel-de-ville, immense bâtiment sans architecture en brique noircie par les intempéries, révélait à l'éclat de ses fenêtres l'illumination intérieure. Sa masse taciturne ainsi éclairée, enfoncée sur sa base rectangulaire dans des entours de neige bouleversée, lui donnait l'apparence d'un grand vaisseau polaire pris, de nuit, dans les glaces et se mettant en liesse: mirage de nuit tombante. Dans la salle du premier étage, une troupe d'artistes amateurs allait jouer dans quelques heures, avec des exagérations tragiques, "le Médecin des Pauvres" ou "la Porteuse de Pain" et faire verser des larmes à la naïveté des âmes sensibles. A l'autre extrémité, la sagesse municipale, divisée en deux camps par la violence des couleurs

politiques et des nuances religieuses, s'apprêtait à délibérer. Au rez-de-chaussée, un long corridor exhibait de chaque côté, sous des becs de gaz, aux crochets de fer et sur les comptoirs de marbre veinés des établis, les flancs de cochon éventré, les gigots de mouton, les cuisses de bœuf, les couleurs de viande et de graisse, et les saucissons noirs dans des terrines; c'est le domaine de la charcuterie citadine qui s'installe à loisir. Les bouchers de campagne, qui viennent d'arriver, ont leur place réservée à l'extérieur; ils y étaleront les chairs mortes et plantureuses sous les baraques vitrées adossées à mi-corps de l'édifice principal et s'ouvrant au public par des panneaux qui se lèvent et montrent leurs tables. Plusieurs de ces cabanes restent vides, mais illuminées pour l'ouverture de la foire; les occupants les combleront au petit jour.

Les fermiers, dans la succession paisible de leur venue, rangent lentement leurs voitures sur la place publique, côte à côte, roues acculées au trottoir circulaire des baraques extérieures et brancarts tournés vers les boutiques des marchands. Ils assujettissent, pour la nuit, les bâches protectrices de leur bien, détellent les bêtes pour l'écurie et échangent, entre des silences, des propos de température, de commerce et de temps de fête. Ils se rejoindront bientôt à l'auberge pour les lampées hebdomadaires, qui dilatent leur cœur fécond et rendent loquaces leurs lèvres.

C'est la veille du grand samedi commercial qui précède la célébration de Noël; on assiste aux préparatifs traditionnels des larges festins de famille après l'adoration sublime de l'Enfant-Dieu.

Ce soir-là, après souper, la fanfare insufflait une musique essoufflée aux instruments de cuivre devant la porte de l'hôtel-de-ville; la cadence du gros tambour retentissait par la ville. A cet appel, la jeunesse, se pressant curieuse et avide d'émotions, défilait à pas lents sur la rue Cascade en deux courants contraires s'observant l'un l'autre sous la lumière des boutiques. Les spectateurs de la "Porteuse de Pain", en couples astiqués, se détachaient du flot populaire, allaient vers l'entrée du théâtre obstruée par les musiciens, prenaient leurs billets et disparaissaient charmés dans l'escalier en spirale. Le conseil de ville, pénétré de l'importance de ses vastes problèmes, siégeait maintenant avec une gravité pompeuse et cocasse. Cette partie centrale de la ville regorgeait de monde, de badauds, de vieux garçons fumant leurs pipes, de fillettes amoureuses des jeunes commis, d'acheteurs qui viennent voir beaucoup pour acheter bien peu à la fois, et de cette foule des rues, oisive, gaie, toujours en quête de distraction et d'imprévu.

Bien indifférent à pareille exubérance était le petit homme sec, aux cheveux grisonnants, qui sortait à cette heure de son atelier d'orfèvre. La figure rougie par l'ingurgitation toute fraîche de sa bouteille de bière, il venait de soulager sur un de ses flémards apprentis les vapeurs de sa colère nocturne. L'invective encore aux lèvres et la coiffure de loutre crânement

posée sur le chef, il faillit tomber en posant la semelle de son pied menu sur la chaussée de neige durcie du pavé. Deux ou trois trépидations, puis il jeta un œil distrait en face de lui sur la réverbération lumineuse du conseil de ville, fit dix pas comme une flèche sur le trottoir et entra chez l'épicier, son locataire, à trois portes de son atelier. Le père Legendre, comme on l'appelait dix lieues à la ronde, renommé pour ses qualités de métier, connu des jeunes générations par l'or pur des gros jons de mariage qu'il gravait en dedans avec art et qu'il vendait depuis vingt-cinq ans, aimait la politique, la discussion, les réunions familières des citoyens de son âge. Depuis un temps immémorial, chaque vendredi soir, quelques commerçants voisins, de ce côté du marché, s'assemblaient chez l'épicier Garceau.

La phalange des lutteurs siégeait là, comme d'habitude, autour du poêle à charbon, dont la panse rouge et presque dilatée à son centre incandescent diffusait dans le cercle immédiat une chaleur vivifiante. Ils étaient assis à leur place accoutumée: les deux Rousseau, le bouillant Jean-Baptiste, marchand de hardes, et Louis, le sarcastique propriétaire de l'usine à gaz d'éclairage, sur leurs tabourets surhaussés, près de la porte d'entrée; à droite, le long du mur, sur d'énormes boîtes à thé vides et couchées sur le dos, Letellier, dit le Beau François, ancien soldat de la guerre de Sécession, devenu un humble rentier avec les biens de son père, et le silencieux René Picard, vendeur de quincaillerie. Victor Garceau, l'œil aux clients qui entraient, restait debout, impassible comme un sphinx.

Tous fumaient. Arrivés presque ensemble, ils venaient de s'installer. De vagues senteurs de gin, de vieux tonneaux suintant le claret, et de jambon coupé flottaient dans l'atmosphère âcrement saturée de tabac. Derrière le comptoir à gauche, se penchaient la physionomie glabre et le nez rouge d'un commis zélé, nommé Antoine, qui, sanglé d'un tablier maculé, servait deux blondes enfants timides et déjà chargées d'emplettes. Les fiasques italiens somptueux, les bouteilles de whiskey rutilant et de bière brune, les conserves de légumes dans leur ferblanc tapissé, les estagnons d'huile, les olives, les concombres et les choux-fleurs marinés s'alignaient sur les étagères, au-dessous des enveloppes cartonnées des céréales dont les rangées superposées, avec des étiquettes criardes, montaient jusqu'au faite. Deux tonneaux de sucre granulé, découverts et ébaroués au sommet encombraient l'étroit passage qui séparait le comptoir d'un côté, et, de l'autre, un amas de larges boîtes, et qui conduisait à une chambre obscure, sanctuaire des barils de vin. Tous ces êtres vivants et inanimés avaient, à cet endroit, des traditions qui parlaient et les associaient entre eux, depuis des ans, par les vieilles habitudes du langage, de la situation, du mouvement et des sens.

L'irruption du père Legendre venait compléter

les éléments essentiels de ce cadre immuable. Son air podagre et ses gestes apoplectiques qui jetaient, chaque fin de semaine, des bourrasques oratoires dans cette enceinte, respiraient, ce soir, la véhémence et l'orage. Par un contraste instinctif, Victor Garceau, flairant la bataille à sa manière, était retranché dans un flegme farouchement impénétrable. A bien observer les autres membres du cercle, on percevait des signes sensibles de perturbation, avant-coureurs des grands mouvements sismiques. Jean-Baptiste manifestait sa tension nerveuse par un trépiègement de ses pieds sur la tige d'acier qui renforçait le barreau inférieur de son tabouret, et qui, en tournant sur son axe, criait avec un bruit de scie. Une crispation comique pendait à la lèvre de Louis, au trou que bouchait le tuyau de pipe. La poitrine du Beau François se bombait avec orgueil sous l'expansion de son éternel sourire. L'œil tendre de Picard pleurait un peu, on eût dit, au coin de sa paupière rouge et pendante, et fixait, devant lui, une paille égarée qu'éclairaient les tissons ardents du poêle entr'ouvert.

"As-tu lu l'article de Legrand, Victor, dans la "Libre Parole" de ce soir?" lança avec enthousiasme le père Legendre à son antagoniste politique.

La "Libre Parole" jouissait dans ces temps agités de la réputation que lui donnait son rédacteur, Aristide Legrand, esprit libre, libéral ardent et polémiste redoutable. Il défendait avec impétuosité la cause des écoles minoritaires. Ses articles synthétisaient les croyances libérales de la province. Les sentiments conservateurs de Victor luttèrent contre les assauts de son patriotisme canadien-français. L'éloquence fougueuse du père Legendre acculait la foi politique tenace de l'épiciier à des impasses inextricables.

"Du train que vont les choses", continua l'orfèvre, "le parti conservateur touche à ses derniers jours. Legrand met aujourd'hui le doigt sur les plaies qui le rongent: la pénurie d'homme de valeur, la mauvaise administration des ministères, les dissensions sur les questions vitales, en somme, une politique détestable et pas de gouvernement."

"Tu te blouses d'illusions..." dit Victor qui cherchait encore un point d'appui pour le combat qui s'engageait.

"Ecoute", reprit Legendre, et il cligna de l'œil du côté de Jean-Baptiste prêt à le supporter, "je dis comme Legrand, que vous n'avez plus d'hommes capables depuis Sir John McDonald. Abbott aurait peut-être pu tenir si l'ignoble scandale McGreevy ne l'avait assommé à tout jamais."

"Ne parle pas de corruption", dit triomphalement Victor, "quand l'atmosphère de la province est encore empestée par la pourriture du Gouvernement Mercier."

Legendre devint écarlate. Il se souvenait encore avec amertume qu'Honoré, jeune avocat sans cause, avait autrefois, alors qu'amis ils chantaient ensemble autour du piano, tenté un brin de cour auprès de sa

jeune femme durant certains soirs d'hiver, mais il n'avait jamais cessé d'adorer Mercier; il fit taire les voix secrètes d'une ancienne rancune pour laisser parler sa fidélité politique.

Il s'approcha de Victor en lui mettant l'index sur la poitrine en signe de la gravité qu'il voulait attacher à son assertion. Jean-Baptiste s'était levé de son tabouret et placé très près de Legendre pour l'écouter. Les trois hommes, ventre à ventre, pipe contre pipe, parlaient avec ardeur.

"Il y a scandale et scandale", affirmait Legendre. "Ne mets pas sur le même pied l'affaire de la Baie des Chaleurs, qui est un coup monté pour assassiner un grand homme, et un vol honteux des deniers publics avec le concours de Sir Hector Langevin. On a exonéré le ministre des Travaux Publics et fourré McGreevy en prison, mais tu sais bien que la canaille du gouvernement avait la première main dans le sac. Et puis, Mercier est le plus grand orateur que nous ayons eu."

"Tu oublies Chapleau", fit observer de son siège le Beau François. Son cosmopolitisme ne comprenant rien aux distinctions de parti, il admirait la chevelure d'ébène de Chapleau, ses gestes de tribun, son timbre chaud, le magnétisme de sa personne extérieure, et croyait énoncer un fait indiscutable.

"Ne me parlez pas de ce viveur", riposta Legendre avec mépris. "D'ailleurs, personne n'ignore que c'est Dansereau, de la "Presse", qui lui faisait ses discours dans son plus beau temps. Mais ne détournons pas la discussion; il s'agit des élections de l'an prochain et des pronostics des temps..."

Absorbé par la logique, le rentrant de son raisonnement, il poussait, du doigt, Victor qui reculait malgré lui.

"Victor, tu brûles", dit Louis, "prends garde à ton veston."

L'épiciier sauta, se secoua, se replaça d'un geste nerveux et reprit sa figure fermée. Legendre le poursuivait de son doigt terrible et têtu, tandis que Jean-Baptiste, captivé par le débat, se collait de nouveau à ses côtés.

"Nous parlons des hommes du parti conservateur", disait Legendre. "Après Abbott est venu Thompson, qui n'eut pas la chance de rien accomplir, parce que son entourage, des fanatiques comme Foster et la clique des orangistes, lui liaient les mains."

"Des bandits !" murmurait Jean-Baptiste. L'orfèvre, tassant toujours l'épiciier, continuait : "On a dit que Thompson avait un projet pour régler la question des écoles. Je le crois."

"Je ne le crois pas", dit Jean-Baptiste avec force. "C'eût été un autre truc, une autre coquinerie pour nous mettre dans le trou."

"Je le crois", insista Legendre. "C'était un catholique et un grand avocat. Seulement, il est mort trop tôt. Il n'en est pas moins vrai que, dans cette

“difficulté, il se laissa dominer, comme son successeur, par un groupe assez étroit pour ignorer que, sans concession de ce côté, la province de Québec regimberait et donnerait le coup de pied à un pareil gouvernement.”

“Ah ! ce qu’il va sauter aux prochaines élections”, dit Louis en bougonnant sur son tabouret.

Léonard ne se laissait pas distraire.

“Passons à Sir McKenzie Bowell. Animé de bonnes intentions, il semblait disposé, pour le plus grand bien de son parti en vue des élections chez nous, à donner une solution favorable au problème des écoles, mais lui non plus n’a su, par son génie, subjuguer ses sollègues.”

“Eh oui, voila le sort de ces hommes-là !” dit Jean Baptiste avec désespoir.

Victor, sentant la pression du doigt trop forte, changea de place. L’index de l’épicier ne le lâchait pas. Ces trois champions politiques formaient à ce moment un tout compact, se mouvant sur place sans se désagréger. Legendre terminait son argumentation.

“Clerke Wallace, le grand maître de la Loge, vient de jeter sa résignation à la face de son premier Ministre, entraînant à sa suite la moitié du ministère. Un tas de voyous que ces “bolters” qui prétendent gouverner sans la province de Québec. On va leur montrer, au jour du scrutin, qu’ils doivent compter avec les canadiens-français.”

Le père Legendre se mit à se promener de long en large avec l’orgueil de l’orateur qui vient d’obtenir un succès devant la foule des électeurs. L’épicerie était le seul préau de ses jeux oratoires. Il regrettait à ce moment que son peu d’éducation ne lui eût pas fourni les moyens de s’exprimer en public. Il se rappelait vivement l’inoubliable circonstance où il avait tenté de discourir, devant la Convention de 1891; la colère l’avait saisi à la gorge au point qu’il avait failli être frappé d’un coup de sang et qu’on avait dû le transporter chez lui suffoquant d’indignation.

“Il y a plus que cela, Legendre,” commença à son tour Jean-Baptiste, et il piquait aussi de son index le haut du ventre de l’épicier; l’orfèvre s’était rapproché, profondément sérieux et attentif. “A coté de la faiblesse du parti conservateur, le libéralisme prend une force, une envergure, un déploiement incroyables, irrésistibles. Victor, il est indéniable que Laurier est devenu le favori de la province.” Victor, acculé de nouveau au poêle et éprouvant à son fond de culottes la chaleur vive qui s’en dégagait, fit un pas de côté, suivi aussitôt de son agresseur inconscient.

“Il a dans son entourage des hommes remarquables comme les Cartwright, les Mills, les Paterson, les Mulock, les Davies, les Cameron, et surtout des leaders provinciaux qui ont nom Mowatt dans l’Ontario, Fielding en Nouvelle-Ecosse et Blair au Nouveau-Brunswick. Ce sont des êtres de taille, de talent, de génie. A la convention libérales d’Ottawa, il y a deux ans, ils ont élaboré un programme poli-

“tique digne d’être accepté des honnêtes gens... Victor, je ne dis pas ça pour t’offenser... Ils se sont déclarés en faveur de la réforme du Sénat, de l’économie, du plébiscite sur la prohibition, et surtout d’un traité de reciprocité modérée propice à la fois aux agriculteurs et aux manufacturiers. Politique sage, saine, et vigoureuse. Si j’étais bleu indigo, je voterais, ma foi, pour Laurier. Laurier ! quel orateur, quel grand homme, quel “debater” ! On vante Mercier et Chapleau, mais le chef de l’Opposition, qui va balayer la province aux prochaines élections par une vague d’enthousiasme délirant, est doué des qualités fondamentales des vrais parlementaires et des diplomates.”—Jean-Baptiste s’exaltait, et l’épicier obligé de se retirer sous la poussée de l’index bien manié de l’orateur touchait aux pieds de Picard trop distrait pour crier gare.—“Déjà on le compare à Gladstone, et, à mon sens, il se place bien au-dessus de Sir John McDonald. Qu’en penses-tu, Legendre ? Et puis, ne vous trompez pas, son éloquence pour être un peu élevée et hautaine, ne sait pas moins efficacement bouleverser et maîtriser les foules. Ceux qui l’ont entendu affirment avec une conviction sentie que ce n’est pas en vain qu’on l’appelle “Silver Tongue”. Dans mon opinion, ni l’Angleterre, ni la France n’ont produit d’aussi grand politique.”

Le père Legendre, qui durant cette tirade, avait repris à intervalles son manège d’aller et venue le long du comptoir, avait souligné chaque phrase par des signes de tête approbatifs dont se ressentait maintenant la tenue de sa coiffe devenue dangereusement oblique. Il admirait Jean-Baptiste pour l’art mis à exprimer un argument auquel il regrettait de n’avoir pas songé pour terminer son propre discours par une aussi belle péroraison. Il tapa l’épaule du marchand de hardes.

“Bien parlé, bien parlé”, répéta-t-il en rajustant son chapeau de loutre.

“Vous exagérez à plaisir”, se mit à grogner fortement Victor derrière sa moustache noire tombante, libéré de l’emprise du doigt et retranché derrière le fourneau de son poêle. “Laurier est, à coup sûr, un homme de talent, d’entre-gent, de savoir-faire parlementaire, mais je n’ai pas confiance en son intérêt pour la défense de nos droits. On ne s’acquitte pas de la sorte avec les anglais sans y perdre un peu de soi-même. A ménager la chèvre et le chou, on reste l’homme des compromis; c’est un genre qui ne me dit rien qui vaille. Je préfère, pour chef de parti, un bon anglais, qui sait gouverner et prendre les intérêts du pays. Si Laurier monte au pouvoir, ce dont je doute fort, il n’aura pas les mains libres pour terminer d’une manière satisfaisante le différend des écoles. Qu’en penses-tu, René ?”

Le quincaillier leva lentement sur l’épicier une paupière alourdie par la nicotine et une longue habitude de rêve obscur. Depuis trente ans, il votait conservateur sans qu’il en eut jamais formulé la raison

à âme vivante. Les motifs qu'il portait en son for lui avaient toujours semblé irréfutable au-delà de toute expression. A l'interpellation de Victor, dont il constituait le seul appui, il sentit remuer les zones épaisses de sa couleur des grandes élections. Tous le regardèrent, épiant, le sourcil froncé, ce qui allait sortir de ce cerveau confus.

"Je pense comme toi, Victor," risqua René d'une voix faible dont l'intonation fit horriblement plisser les traits caustiques du propriétaire de l'usine à gaz. Louis l'observa longuement, puis baissa la tête avec un geste de douce pitié.

A cet instant pathétique, un monsieur à faux-col haut orné d'une énorme cravate moirée, entra dans la boutique, rompant la magie prenante de ces débats.

"Bonsoir, bonsoir", dit-on de toute part.

C'était Eusèbe Fortin, rentier véreux de l'endroit, qui habitait dans la haute ville une résidence seigneuriale. Sa toilette impeccable de carte de mode, sa voix fluette de pulmonaire engraisé par la suralimentation aux œufs, son œil gauche plein de taies, ses éternelles prétentions de candidat possible de convention, ses mesquineries envers la caisse électorale, son instabilité politique reconnue, en faisait depuis longtemps la fable des vieux citoyens maskoutains. Son arrivée ne plaisait à personne malgré la cordialité de l'accueil de ces âmes charitables réunies. On connaissait son habitude de flaireur autour des camps politiques à la veille des élections. Peu sympathique, gaffeur à l'extrême, ce douillet ambitieux, dénué d'intelligence n'avait pu réussir, même à prix d'or, à capter la confiance des chefs de l'un ou de l'autre parti. "Ce cher Eusèbe", s'apitoyaient les bonnes gens, "qui n'a pas même été capable de se faire élire conseiller municipal."

"Bonsoir, bonsoir" répondit-il au salut commun, sa canne à pommeau d'or bien ajustée militairement dans le creux de l'épaule droite.

Son intrusion créait une diversion momentanée et brisait la conversation générale, en même temps que l'air froid de la porte refermée derrière lui se mettait à courir sur les jambes des visiteurs. Le feu baissant, Victor versa une demi chaudière de charbon dans le fourneau amorti et esquissa à son commis un geste traditionnel aussitôt compris. Antoine, le nez violacé et la lèvre encore humide, apporta sur un plat de laque qu'il présenta à la ronde les consommations variées au goût coutumier des membres de l'assemblée. Tous étaient debout, et tandis que les têtes se renversaient en arrière pour la santé mutuelle, les verres posés sur les moustaches drues dégageaient en se vidant, un bouquet vapoureux de gin et de whisky qui retomba en gerbes suaves sur la béatitude de chacun, une fois assis. Cette libation agit en coup de fouet sur l'organisme sanguin du père Legendre rendu de nouveau provocant.

"Dis donc, Eusèbe, toi qui a des loisirs pour la

lecture, que penses-tu de l'article de Legrand dans la "Libre Parole"?"

"Je ne l'ai pas lu, ce soir."

"Comment espères-tu arriver, en politique," gro-mela Jean-Baptiste, "si tu ne te renseignes pas sur ce qui se passe?"

Eusèbe sentit son assurance vaciller, mais sa réplique fut ferme, donnée sur une note frêle et très haute de la gamme:

"Je n'entends pas la chose de la même manière. Je crois qu'on perd un temps précieux à dévorer les quotidiens de la première page à la dernière. D'ailleurs, ils contiennent trop d'opinion outrées, ils puent de "partisanerie."

Un concert de protestations s'éleva. Eusèbe se vit entouré.

"Partisan !" ricana Louis "tu ne l'es certainement pas, à moins que tu ne le deviennes des deux partis, de temps à autre, selon ton opportunisme." Le propriétaire de l'usine à gaz n'avait pas encore acquis assez de bien pour regarder sans envie la belle fortune assise du rentier.

"Partisan !" dit Jean-Baptiste avec une emphase de moraliste, "il faut l'être: tout homme bien pensant doit adhérer à son credo politique comme à un article de foi. Je suis persuadé que c'est le fondement de nos institutions parlementaires."

"Partisan !" renchérit le père Legendre d'une voix puissante, "tu ne le seras jamais si cela peut consister pour un citoyen comme toi à supporter la cause d'un seul parti par le sacrifice de quelques milliers de dollars dans le gouffre électoral."

Le beau François riait à gorge déployée de la mine abasourdie d'Eusèbe. Le riche rentier se dégaugea du cercle de fer qui l'oppressait et alla se poser, la canne soignée sur l'épaule, auprès du poêle et de Victor.

"Parlons sérieusement" reprit-il, vous savez comment me moi que ce sont les hommes qui comptent, et non les partis. Faites le choix d'un honnête et habile candidat, et je lui promets mon vote : voilà toute ma politique, bien que mes tendances soient libérales."

"Tu est un lâcheur", dit Victor avec une indignation à peine contenue, "car tu marchais avec les conservateurs aux dernières élections."

La réunion devenait houleuse.

(à suivre)

LAURENT BEAUDRY.

La vie est une sorte de mystère triste, dont la foi seule a le secret.

LAMENNAIS.



UNE SEMAINE DE GUERRE



LES événements de la semaine ont mis le Kaiser dans une terrible nervosité.

Tant que le sort militaire lui a été favorable et que ses armées triomphantes paraissaient assurées d'une victoire complète, il a persisté dans une politique intérieure de plus en plus répressive. Si un de ses chanceliers osait parler d'une paix qui ne lui donnerait pas la domination mondiale, inscrite par lui, tel un autre Napoléon, sur les tablettes de son avenir, il le mettait à pied et le remplaçait par un autre plus plastique et plus soumis.

Bethman-Hollweg l'inventeur du "chiffon de papier", Michaelis, terne et simple bouche-trou, Von Hertling pâle reflet de la volonté du maître n'ont fait que passer. Tous cependant ont contribué les uns à déchaîner sur le monde la guerre actuelle, les autres à faire le jeu de la caste militaire sans laquelle Guillaume croyait ne pouvoir soutenir sa dynastie.

Depuis le début de son règne et jusqu'en 1915 les socialistes et les centristes étaient ses ennemis déclarés. L'évolution de sa préférence a suivi le cours naturel de ses succès. Avec le catholique Von Hertling, le parti du centre est devenu le plus fort soutien du gouvernement et son organe, la "Germania", son plus chaud interprète.

Mais, sitôt arrivé le commencement de la défaite, les socialistes qui n'osaient relever la tête et qui pour la moindre offense étaient jetés en prison, se sont vus choyés et traités comme des enfants gâtés.

Leur chef Scheideman est l'un des vice-présidents du Reichstag. Leur principal organe le "Vorwaerts" que la censure naguère laissait à peine vivre et jouir d'une liberté fort précaire, a ses coudées franches et au besoin devient le porte-parole de l'autorité gouvernementale. Il n'y a pas jusqu'à Maximilien Harden et son "Avenir" qui n'ait bénéficié, de temps à autre, de l'indulgence paternelle du chancelier.

A mesure que le danger se rapproche, l'empereur multiplie ses efforts pour assurer à l'intérieur de son empire cette unité d'action et de pensée qui lui est si nécessaire s'il veut conserver son emprise sur le peuple et le décider à la continuation des terribles sacrifices que lui imposent l'ambition et la morgue de la caste militaire.

Pour cela, par l'entremise de son dernier chancelier, le prince Maximilien de Bade, il fait scintiller aux yeux de ce peuple qu'il pense éblouir, le miroir aux alouettes de l'extension du suffrage et de la responsabilité ministérielle, à la place du fouet autocratique que son représentant faisait claquer sur la tête du Reichstag en velleité d'indépendance.

Fourbe et blagueur à froid, Guillaume colore ses promesses en faisant, en apparence, un changement complet dans la direction ministérielle. Ses copains du commencement de la guerre disparaissent chacun à leur tour. Von Tirpitz, Stein, Von Hertling, sont mis aux oubliettes. Le prince Maximilien de Bade prend la chancellerie; Scheideman le socialiste, Ezberger et Grœber, deux centristes, deviennent sous-secrétaires d'état.

Pourquoi ce camouflage de la dernière heure? La raison en est évidente.

Poussé l'épée dans les reins par le général Foch sur le front occidental, abandonné par la Bulgarie dont la défaite met ses espérances à néant dans l'est, voyant venir l'écrasement de la Turquie et le renouveau de la Roumanie, le Kaiser veut renouveler l'effort de l'Autriche pour la paix.

Il lui faut alors faire face à deux éléments difficilement réconciliables dans leurs aspirations. A la fois, il doit assurer sa population qu'il fait une paix victorieuse et persuader au monde que c'est pour son plus grand bien qu'il veut faire cesser la tuerie que ses adversaires ont déchaînée contre la trop confiante Allemagne.

Toutefois, les Alliés de l'Entente s'étant fermement objectés à discuter des termes de paix tant que le peuple teuton sera aux mains de la caste qui a voulu et poussé la lutte avec tant de frénésie, il veut donner l'apparence d'une direction populaire. C'est avec le peuple allemand jouissant de la plénitude de ses droits que seront discutées les conventions nouvelles.

C'est comme don de joyeux avènement que le prince Maximilien devenu quasi premier ministre d'une Allemagne à demi constitutionnelle, demande aux belligérants une cessation temporaire du combat pour discuter de paix sur la base des quatorze propositions énoncées par le président Wilson.

Samedi dernier il a fait son premier salut au parlement portant à la main, le rameau d'olivier que d'après lui l'Entente ne peut refuser d'accepter.

Remarquable pour ne pas dire ce qu'il pense et ne pas penser ce qu'il dit, le prince chancelier, onctueux et suave, dans un long discours, fort adroit et conciliant, renouvelle plus catégoriquement l'effort de l'Autriche et fait des demi-promesses qui ne comportent aucune garantie pour l'avenir, ni compensation pour le passé.

Aussi dans toute la presse de l'Entente y a-t-il unanimité absolue à lui dire de continuer à parer les coups qui lui sont portés et de repasser plus tard pour

une paix qui ne peut être conclue qu'avec une Allemagne abattue et mise hors d'état de nuire à l'avenir.

Aux Etats-Unis, lors d'un débat sur la possibilité d'un armistice et d'une discussion en vue d'un règlement pacifique, on n'a pas entendu une seule voix discordante. En fait, en Allemagne, on dit que pour être venu plus tard, l'américain est le plus intransigeant des alliés de l'Entente sur la question de la terminaison des hostilités.

Avec son entraînement naturel à ne se désintéresser d'une question que lorsqu'elle est complètement vidée et qu'elle ne comporte plus de points litigieux, le citoyen des Etats-Unis n'entend pas faire les choses à demi. Il ne s'est pas engagé à l'aveugle dans tous les frais de participation à la guerre et il n'entend pas recommencer le même travail demain. Il lui faut la victoire et toutes les compensations auxquelles les alliés ont droit. Mêlant beaucoup d'idéalisme à son fonds naturel d'utilitarisme, il a un respect inné pour la droiture et le respect de la parole donnée. Altruiste à ses heures, bien que de descendance anglo-saxonne il se rapproche du latin par son enthousiasme pour le droit et la justice. Son caractère de joyeuse camaraderie le rapproche plus du français que de l'anglais sur le champ de bataille.

Pendant qu'aux congrès des alliés, à Versailles, on discutait à perte de vue, malgré toutes les preuves du contraire, la proposition d'un commandement unique, le général Pershing, sitôt débarqué avec sa première armée sur le territoire français, allait mettre ses troupes et tout son équipement au service du général Foch, se déclarant heureux et fier de servir sous ses ordres.

On soupçonne d'ailleurs que l'Allemagne n'a pas, sans y avoir réfléchi, fait coïncider son offre de paix avec le lancement de l'emprunt national, espérant en ralentir l'essor et par là embarrasser le mouvement financier si nécessaire à la continuation non interrompue des hostilités.

En Grande-Bretagne, même des journaux pacifistes comme le "Manchester Guardian" et le "Daily News" ne voient pas de chances de succès dans le nouveau ballon d'essai du boche. Lord Lansdowne n'a pas encore parlé mais le premier ministre a assez souvent déclaré au public anglais, quelles sont à son avis, les seules conditions de paix, pour qu'il n'y ait pas de doute sur l'opinion générale du pays.

En France, on trouve ridicule et barbare à la fois, la mise en scène du nouveau chancelier.

Le prince Max était fort connu à Paris, paraît-il, avant la guerre et on se demande depuis qu'il essaie le rôle d'homme d'état, s'il a dans son bagage, d'autres connaissances du caractère humain que celles qu'il a pu acquérir dans les cabarets de nuit de Montmartre.

Les journaux italiens à la dévotion du ministère donnent la même note de dédain et de mépris.

Quant à l'armée, son opinion ne peut faire aucun doute. Aurait-elle combattu depuis plus de quatre

ans pour voir le sang le plus pur de ses soldats, versé en pure perte? Et quelle est bien ce désir de paix qui se manifeste après la bataille par la destruction insensée à laquelle se livrent les allemands obligés à la retraite. Le vol, l'incendie, la rapine marquent leur départ forcé. Dans leur rage impuissante, les armées teutonnes mettent les belles villes et les villages de France à feu et à sac. Lens, Douai, Cambrai, Saint-Quentin, Reims, sont autant de preuves de la nécessité qu'il y a d'écraser le barbare. Morte la bête, mort le venin.

Et pourquoi un armistice? pour permettre aux armées allemandes de se retirer à leur gré, de se reformer sur une meilleure ligne, refaire leurs munitions et reprendre le combat après un repos réparateur?

Car ils sont bien battus, les allemands, battus sur tous les fronts. Dans les derniers dix jours de Septembre, en France, nos troupes ont fait 100,000 prisonniers et pris plus de 800 canons. Le général Allenby en Palestine a détruit trois armées turques et Franchet d'Esperey a forcé la Bulgarie à se rendre pratiquement sans conditions. Voici la Turquie isolée de ses alliés et bientôt réduite aussi à se rendre. L'aurore de la liberté luit pour la Serbie, l'Albanie et le Monténégro et la Roumanie voit s'éclaircir son horizon. Quand les Jougo-Slaves de l'Autriche-Hongrie demanderont à leur tour la justice à laquelle ils ont droit, le front de l'est sera reconstruit.

En Russie la confiance renaît avec les succès.

En France le maréchal Foch continue ses offensives avec la dextérité et la maîtrise dont il donne chaque jour de cuisantes preuves à ses adversaires.

Dans le secteur au dessus d'Ypres les forces anglo-belges ont repris les positions perdues en Avril dernier et repoussent l'ennemi vers l'intérieur. Ludendorff se prépare à évacuer ses bases maritimes à Bruges et à Ostende.

Depuis la rivière Scarpe jusqu'à l'Ailette, la ligne Hindenburg est percée comme une écumoire. Les franco-britanniques sont aux portes de Cambrai. Les alliés ont pris Cambrai, le 8, avec sa garnison de 8,000 hommes; nous avons occupé le Catelet et S. Quentin. Si des positions aussi bien fortifiées ne peuvent arrêter l'élan des troupes alliées, quelles autres fortifications, si bien préparées qu'elles soient, pourront les retenir soit en deça du Rhin soit au-delà.

Pendant que les armées de Debeney et de Rawlinson complètent la prise de Cambrai, celle de Mangin continue d'encercler le Chemin des Dames; à l'est Gouraud marche sur Vouziers tandis que les américains progressent entre la Meuse et l'Argonne.

Ce n'est plus une seule offensive de notre part mais bien une demi-douzaine à la fois.

En Belgique le roi Albert et le général Plumer gagnent la bataille d'Ypres; dans les Flandres françaises et en Artois, Horne, Byng et Rawlinson renouvellent la bataille de Cambrai; sur l'Aisne Mangin re-

prend le terrain que Nivelles perdit en 1917, tandis qu'en Champagne Gouraud tend la main aux hommes de Pershing par dessus la forêt d'Argonne.

Forcé de reculer sur ses ailes et violemment attaqué sur son centre depuis la mer jusqu'à la Suisse, le boche doit nécessairement repasser le Luxembourg et la Belgique et se préparer à l'entrée des alliés sur son territoire.

Alors quel sens aurait une armistice à l'heure présente? Depuis quand est-il de bonne tactique, lorsque l'ennemi est sur le point d'être écrasé de lui tendre la main, l'aider à se remettre debout, pour qu'il puisse combattre ensuite sous de meilleurs auspices? Que font les allemands? Ils simulent la reddition et en se constituant prisonniers frappent nos soldats trop confiants. Ils détruisent et brûlent ce qu'ils ne peuvent emporter dans leur fuite. Alors que nous restent-il à faire? Leur donner un peu le goût de leur propre médecine. Pour Louvain, disons Trèves ou Mayence; à Reims répondons Cologne; pour nos villes de l'Artois, de la Picardie et de Champagne, occupons un peu leurs villes du Palatinat et du Bas-Rhin.

Certains s'objectent à ce qu'ils appellent des représailles, mais il est quelque chose qui s'appelle la justice immanente. La civilité puérile et honnête est à peine de mise quand on a affaire à un assassin et un voleur. Tendre une main gantée de blanc à un adversaire qui cache un poignard dans sa manche et une grenade dans son sac, c'est se rendre ridicule et mériter la trahison dont on a la certitude absolue.

Cependant l'effronterie des allemands et leur confiance en notre naïveté leur ont fait espérer que malgré leur conduite des quatre dernières années, ils peuvent attendre de nous la magnanimité et la grandeur d'âme qui sont le fond du caractère français.

C'est ce qui explique la note pacifique du prince Max au président Wilson.

Mettons en présence la note en question et la réponse du président qu'il ne conviendrait pas peut-être d'apprécier aujourd'hui.

Le nouveau chancelier s'exprime comme suit :
 "Le gouvernement allemand demande au président des Etats-Unis de prendre des mesures pour le rétablissement de la paix; d'avertir tous les belgés de cette demande; de les inviter à déléguer des plénipotentiaires pour inaugurer les négociations."

Le gouvernement allemand accepte comme "base" des négociations le programme établi par le président dans son "message au congrès du 8 janvier 1918 et dans ses communications subséquentes notamment son discours du 27 septembre 1918. Pour éviter une prolongation de l'effusion de sang le gouvernement allemand prie le président d'amener la conclusion immédiate d'un armistice général sur la terre, la mer et dans les airs."

A cette note le président a répondu mardi dans le sens suivant :

"Avant de répondre au gouvernement allemand... le président désire s'assurer de la signification exacte de la note du chancelier impérial. Le chancelier veut-il dire que le gouvernement allemand accepte les termes du message du président au Congrès le 8 janvier dernier, et que la discussion proposée ne portera que sur le mode pratique de son application."

"En ce qui concerne la proposition d'un armistice le président ne croit pas qu'il puisse proposer aux gouvernements avec lesquels il combat contre les Empires Centraux, une cessation des hostilités tant que les armées de ces derniers seront sur le sol envahi. La bonne foi de la discussion dépendra évidemment du consentement des puissances centrales à retirer immédiatement leurs troupes des territoires occupés."

"Le président croit aussi qu'il est juste de demander si le chancelier parle seulement au nom des autorités de l'empire telles qu'à présent constituées et qui ont eu jusqu'ici la responsabilité de la conduite de la guerre."

Il croit que la réponse aux questions ci-dessus "est d'une importance capitale à tous les points de vue." Ainsi donc en apparence, les deux conditions auxquelles le président consentira à l'ouverture des négociations sont :

l'évacuation des territoires envahis ;
 la garantie que la demande est faite au nom du peuple allemand et non de la caste qui a jusqu'à présent été responsable de la guerre.

Maintenant que la diplomatie va entrer en scène les discussions menacent d'être longues et difficiles. Nous aurons à lutter contre la grosse habileté et la mauvaise foi du boche.

Sans exprimer d'opinion sur la contre-offensive du président Wilson, nous croyons que si on laisse le maréchal Foch régler la question, le résultat final sera bien plus net et bien plus décisif. Son épée mise sur un des plateaux de la balance la fera vite pencher du bon côté.

Le 9 octobre 1918.

A. GOBEIL.

La religion s'adresse d'abord à nos affections, parce que ce sont elles qui disposent à croire. Cependant, quand la raison s'est pleinement soumise, elle daigne aussi la satisfaire, et c'est ce qui lui coûte le moins de peine.

LAMENNAIS

* * *

Nul n'est heureux comme un vrai chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable.

PASCAL



POÈTE ET POLITIQUE



Le grand poète Lamartine, qui joua un grand rôle politique, quoique bref, en 1848, a émis sur les choses de la guerre et de la politique, qui préoccupent aujourd'hui les esprits soucieux, des jugements qui paraissent peut-être dans le temps plus d'un poète que d'un politique, mais qui paraissent aujourd'hui à la lumière des faits, d'une clairvoyance très réaliste.

Voici deux citations du poète, remontant à l'année 1860, prises du *Cours familier de littérature* et que nous trouvons dans une conférence de M. Barthou: *La guerre actuelle et les prédictions de Lamartine* :

“L'unité de l'Allemagne serait la crise incessante et le danger de mort perpétuel de la France. Ce patriotisme contre la patrie n'avait pas été encore inventé par des publicistes français. 80 millions d'Allemands unis en une seule nationalité militaire contre 30 millions de Français, quelle perspective de sécurité et de grandeur à offrir à la France... 80 millions d'Allemands, je défie les ennemis les plus acharnés de la France de construire contre nous de plus redoutables machines de guerre. Ah ! qu'un grand diplomate nous serait nécessaire dans nos aberrations du moment !...”

“La Prusse est le noyau de l'unité allemande, unité que nous devons craindre comme la mort. La Prusse n'est pas une puissance assise sur ses propres bases; c'est une puissance debout, mécontente, inquiète de sa mauvaise assiette territoriale, prête à toutes les infidélités d'alliance, si on lui offre le prix de sa versatilité...”

“La seule politique de la Prusse est de décomposer pour absorber. C'est le dissolvant de l'Europe centrale. Elle représente la coalition en avant garde contre nous en deça du Rhin, et l'unité allemande en espérance dans l'Allemagne du Nord.”

Bien clairvoyante tout de même cette page écrite en 1860. Si Napoléon III et ses ministres eussent eu un peu de cette clairvoyance!

Mais plus élevée et non moins clairvoyante est la page suivante, de la même année:

“Le droit public, le droit des gens a ses règles écrites, aussi inviolables, aussi sacrées que le droit privé entre les individus. Celui qui les viole est hors la loi; tout le monde a droit de guerre contre lui; c'est le grand *anarchiste* de la société internationale; c'est l'*insurgé* contre la civilisation, car le droit public, c'est la civilisation. Les diplomates sont les légistes des peuples civilisés.

“Une Europe qui ne reconnaîtrait pas le droit public, ou qui ne le ferait pas respecter, serait une barbarie universelle, le monde y serait joué aux dés tous les jours. Tous les peuples ont le droit ou le devoir de courir sus à celui qui s'insurge contre le droit public, car ce droit public n'appartient pas seulement à une nation, il appartient à toutes...”

“L'intervention est licite et obligatoire toutes les fois qu'un pays franchit ses limites, ses droits personnels, ses conventions, ses traités, sa géographie, et porte atteinte, les armes à la main, au droit public, propriété commune des peuples, que l'Europe garantit à la civilisation.

“Si la diplomatie de l'Europe civilisée ne s'inspire plus du principe de justice, ce n'est plus la diplomatie; c'est la barbarie, la violence, l'astuce, l'ambition, l'égoïsme national, bouleversant partout et sans cesse les nations humaines, et ne reconnaissant de juste que son intérêt, de morale que la victoire. Cet athéisme à ce qu'on appelle *droit public*, ce défi à la conscience du genre humain, ce mépris de l'honnêteté en diplomatie, cette lâcheté devant ce qui est fort, cette oppression de ce qui est faible, ce *vae victis* jeté impudemment à tous les droits, ce *sauve-qui-peut* de tous les traités, cette déroute de toute diplomatie amassent des charbons dévorants sur les cabinets qui les osent.”

Pas besoin de dire qui s'est chargé de réaliser dans les faits les prévisions si lucides du grand Lamartine, qui fut plus qu'un grand poète.

PENSÉES

Chose remarquable, toutes les connaissances nécessaires se transmettent, dans la société, par la parole seule, sans le secours de l'écriture. Plus des trois quarts du genre humain ne soit pas lire, et il vit.

LAMENNAIS

* * *

Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste; on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais.

PASCAL

* * *

Il faut s'endurcir par raison aux absurdités. Il y aurait trop à souffrir dans le monde, si l'on y portait la douloureuse susceptibilité du bon sens.

LAMENNAIS



Avis—Loi du Service Militaire, 1917

Aux hommes exemptés comme cultivateurs

En vue de l'importance de laisser un nombre suffisant d'hommes sur les fermes qui contribuent actuellement à l'approvisionnement national des vivres, l'avis suivant est donné par les présentes :

1. LES HOMMES DE LA CLASSE A, PORTEURS, COMME CULTIVATEURS, de l'exemption qui touche à sa fin, ET QUI DÉSIRENT RESTER EXEMPTÉS, doivent COMMUNIQUER AVEC LES REGISTRAIRES légalement nommés pour leurs districts respectifs, et LEUR DEMANDER LA PROLONGATION de leur exemption. Des questionnaires leur seront transmis par le Registraire, et l'exemption additionnelle leur sera accordée sur preuve satisfaisante d'une contribution effective à l'approvisionnement national des vivres.

2. Pour aider à la production durant l'hiver, LES HOMMES AINSI EXEMPTÉS DOIVENT OBTENIR DES REGISTRAIRES UN PERMIS DE S'ENGAGER, POUR LA DURÉE DE L'HIVER, DANS QUELQUE OCCUPATION D'INTÉRÊT NATIONAL, COMME LE TRAVAIL DANS LES FORÊTS, DANS LES MUNITIONS, ETC. L'obtention de ces permis autorisera l'exercice de ces occupations utiles durant la saison d'interruption du travail des champs.

BUREAU DU SERVICE MILITAIRE.



Avis—Loi du Service Militaire, 1917

Enregistrement des Citoyens des États-Unis

Les citoyens mâles des États-Unis, vivant au Canada, des AGES 21-30, tous deux compris, DOIVENT S'ENREGISTRER PAR LETTRE RECOMMANDÉE, chez le Registraire militaire légalement nommé pour le district où ils vivent, dans les DIX JOURS IMMÉDIATEMENT SUIVANT LE 28 SEPTEMBRE 1918; et les autres CITOYENS DES AGES 19, 20 ET 31-44, inclusivement, doivent s'enregistrer dans les DIX JOURS QUI SUIVRONT LE 12 OCTOBRE 1918. Il est à noter que SONT COMPRIS TOUS LES SUJETS AMÉRICAINS DES AGES PRÉCITÉS, VIVANT AU CANADA, MARIÉS OU CÉLIBATAIRES, et que SONT AUSSI COMPRIS CEUX QUI ONT OBTENU LEUR EXEMPTION À TITRE DIPLOMATIQUE ou QUI SE SONT ENREGISTRÉS CHEZ UN CONSUL AMÉRICAIN, ou QUI SE SONT ENREGISTRÉS POUR SERVICE MILITAIRE AUX ÉTATS-UNIS.

Ces lettres d'enregistrement peuvent être remises aux Maîtres de postes locaux pour transmission au Registraire à qui elles sont destinées, sous l'autorité de la Loi du Service Militaire.

BUREAU DU SERVICE MILITAIRE.



Pourquoi vous devez employer nos Bardeaux d'Amiante

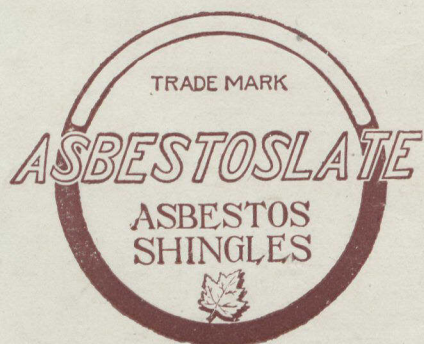
PARCE qu'ils constituent un placement d'une nature permanente.

PARCE qu'ils sont entièrement à l'épreuve du feu, de la gelée et des autres éléments.

PARCE qu'ils coûtent meilleur marché que la tôle, qu'ils ne nécessitent pas de réparation, qu'ils n'ont jamais besoin de peinture.

PARCE qu'ils s'améliorent en vieillissant.

PARCE qu'ils sont INDESTRUCTIBLES



Avant de faire le choix d'une couverture, demandez nos Catalogues et nos Echantillons.

La Cie Manufacturière d'Amiante

78, rue St-Pierre, - Québec.